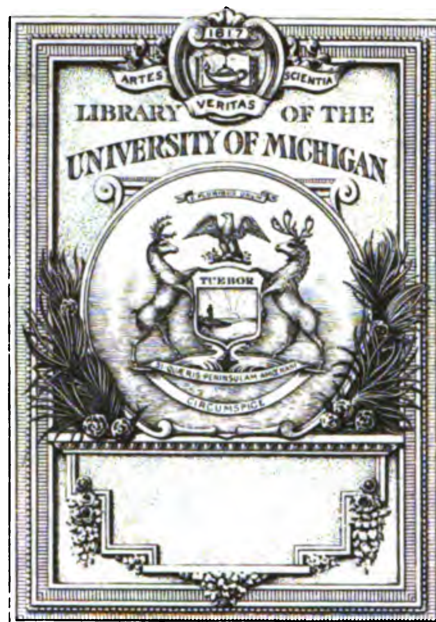

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

NVELLE SÉRIE — N° 38 5 MARS 1921

LA PETITE ILLUSTRATION
THÉATRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

THEATRE
EDOUARD VII

TOUS LES SOIRS A 9 HEURES ET LES DIMANCHES ET JEUDIS A 2 H. 45

LUCIEN GUITRY

JOUE

LE COMÉDIEN

COMÉDIE EN 4 ACTES
DE SACHA GUITRY

AVEC

FALCONETTI
BERTHIER Alice BEYLAT
Yolande LAFFON
L. HERLY SAINT-PAUL
Georges LEMAIRE
ET
ELLEN-ANDRÉE
ET
DESFONTAINES
ET M. Alphonse FRANCK

LOCATION de 11 heures à 6 heures 1/2 - Téléphone : Louvre 34-60



La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

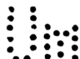
Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
***(L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)**

France et Colonies . . . 120 francs Étranger. . . . . . . 160 francs



13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).



Le Comédien, au Théâtre Édouard-VII.

Durant la première quinzaine de janvier, M. Sacha Guitry jouait encore *Je t'aime*, chaque soir, et, déjà, chaque après-midi, il faisait répéter celle de ses pièces qui devait prendre la suite sur l'affiche : *le Comédien*.

Pourquoi cette comédie, sur la foi de son titre, était — plus encore que les précédentes du même auteur — attendue avec une impatiente curiosité par les professionnels de théâtre et les habitués des premières représentations, M. Robert de Beauplan l'a défini en ces termes dans son article de *la Liberté* :

« Fils du plus illustre comédien de ce temps, comédien lui-même, mari de comédienne, auteur dramatique, — il n'a pas quarante ans et il a déjà écrit plus de quarante pièces dont un demi-quart suffiraient à établir une réputation, — M. Sacha Guitry a une passion : celle du théâtre. Il y est né. Il y vit et il vit pour lui. Il lui doit sa tournure d'esprit, son originalité, ses émotions les plus intenses, et jusqu'à ses défauts, ce qui est une raison de plus de l'adorer. L'homme et l'acteur se confondent en lui. Quand il joue ses pièces, il se montre lui-même. Il n'y a pas pour lui d'intimité. Il a aboli la barrière entre la scène et le public, et quand il sort de scène c'est encore l'image du public qu'il emporte avec lui, comme une hantise, une inquiétude et un aiguillon.



M. Lucien Guitry : le « Comédien ». — *Phot. Gerschel.*

» Avec quelle dévotion il a dû écrire *le Comédien*, qui est une comédie tout entière consacrée au théâtre ! Les acteurs y tiennent des rôles d'acteurs, ils dégriment devant nous leurs visages et leurs âmes ; ils répètent entre eux une pièce, sur une scène dont le décor n'est pas encore planté, avec le directeur, — et c'est M. Alphonse Franck lui-même, — l'auteur, le régisseur, le souffleur et les machinistes comme interlocuteurs ou partenaires ; dans leur loge, dans les coulisses ou chez eux, ils nous apparaissent à nu, avec leurs faiblesses, leurs manies, leurs petitesses. leur cabotinage, mais aussi — pour les plus grands du moins — leur noble idéal et le culte exclusif de leur art. Mais il fallait, pour qu'une telle pièce eût toute sa signification, que son protagoniste fût non un comédien quelconque, mais *le Comédien.* Toute l'âme du théâtre devait se résumer et s'épanouir en lui. M. Sacha Guitry a choisi son père. Pour cette fois, le fils a eu raison. »

On peut affirmer que la qualité d'une œuvre, et surtout d'une œuvre de théâtre, se mesure à la qualité et à l'étendue des commentaires qui en sont faits. Un ouvrage, même agréable, mais superficiel et vide, ne prête ni à des éloges ni à des blâmes bien longs. Quelques lignes sommaires suffisent à exprimer ce qu'on en pense. Un ouvrage plein de substance ne se laisse point traiter aussi rapidement et plus il est nouveau, ou hardi, ou profond, plus il suggère d'aperçus et de réflexions.

Les quatre actes que nous publions aujourd'hui ont fourni à nos critiques les plus importants des colonnes de commentaires dont voici les extraits les plus marquants.

Aussi justement qualifié pour apprécier une pièce sur le « Comédien » que M. Sacha Guitry l'était lui-même pour l'écrire, M. Antoine a consacré à cette œuvre une grande partie de sa chronique hebdomadaire de *l'Information.*

Il observe d'abord que cette nouvelle comédie, après avoir beaucoup réussi à la générale, n'a pas manqué de soulever les objections d'usage :

« On sait que, dorénavant, chacune des pièces de Sacha, chaudement louée par les uns, contestée par les autres, n'en va pas moins tranquillement à la centième. Pourquoi nous obstiner à lui demander tout justement ce qu'il ne veut pas nous donner ?... L'auteur, devant lequel les plus sévères ont fini par tirer leur chapeau, entend conduire sa carrière à sa guise, développer son œuvre selon un rythme qu'il a choisi ; sans se renfermer, comme beaucoup de ses aînés, dans un genre et un poncif, il s'abandonne à la fantaisie et à l'originalité de son tempérament.

» Cette fois, après *Je t'aime*, une jolie pièce non moins épluchée et dont la carrière fut aussi éclatante que fructueuse, après cet élan si délicieusement juvénile, il revient à la formule de *Pasteur* pour un grand portrait d'acteur. Là-dessus réédition de l'habituel chœur : « Les histoires de théâtre n'intéressent jamais le public » ; « ce n'est pas une pièce », etc., etc.

» Nous verrons bien si les Parisiens

Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.

SACHA GUITRY

LE COMÉDIEN

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

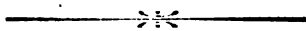
A Toi qui l'as fait vivre,
A Toi, bien entendu !
Hélas ! sans Toi, ce livre
Aura beaucoup perdu !

S.

Le Comédien a été représenté pour la première fois, le 21 janvier 1921, au Théâtre Édouard-VII.

PERSONNAGES

Le Comédien	MM.	LUCIEN GUITRY.
Un Auteur dramatique		DESFONTAINES
Un Acteur		SAINT-PAUL.
Un Directeur de théâtre		ALPHONSE FRANCK.
Un Régisseur		L. KERLY.
Un Valet de chambre		GEORGES LEMAIRE.
et Monsieur Maillard		BERTHIER.
Jacqueline Maillard	Mlles	FALCONETTI.
Antoinette Vivier		ALICE BEYLAT.
Marguerite Simonest		YOLANDE LAFFON.
Une Habilleuse	Mme	ELLEN-ANDRÉE.



LE COMÉDIEN

ACTE PREMIER

L'acte se passe dans la loge du comédien.

L'habilleuse est seule en scène au début de l'acte. Elle est assise et elle réfléchit... On entend une sonnette, puis d'autres sonnettes. L'habilleuse se lève et va à la porte, au fond.

L'HABILLEUSE. — L'acte est fini?

UNE VOIX. — Il vient de finir à l'instant...

L'habilleuse brosse les vêtements du comédien, qui sont placés sur une chaise. Antoinette Vivier entr'ouvre la porte et passe la tête.

ANTOINETTE. — Dites donc, habilleuse, vous me préviendrez aussitôt que monsieur sera remonté...

L'HABILLEUSE. — Bien, madame...

ANTOINETTE, entrant. — Qu'est-ce que c'est que ces fleurs?

L'HABILLEUSE. — Je n'en sais rien, madame.

ANTOINETTE. — Il n'y avait pas de carte?

L'HABILLEUSE. — Non, madame...

ANTOINETTE. — Tiens...

Elle fouille dans les fleurs.

L'HABILLEUSE. — Est-ce que vous êtes contente que la pièce finisse ce soir, madame?

ANTOINETTE. — Oh! Oui!... Ça fait plus de trois mois qu'on la joue... c'est assez!

L'HABILLEUSE. — Et vous vous souvenez que, le jour de la générale, on ne pensait pas que ça irait à la centième...

ANTOINETTE. — Les jours de générale on est tellement ému qu'on ne se rend jamais compte exactement de ce qui se passe!...

L'HABILLEUSE. — Vous cherchez quelque chose, madame?

ANTOINETTE. — Allez donc voir où est monsieur, je me demande ce qu'il peut faire...

L'HABILLEUSE, en sortant. — Oh! Que je n'aime pas ça... que je n'aime pas ça... que je n'aime pas ça... (L'habilleuse sort. En son absence, Antoinette fouille partout où elle pense trouver quelque chose de caché. L'habilleuse rentrant.) Voilà monsieur qui monte.

ANTOINETTE. — Bon, merci. Laissez-nous un instant...

L'HABILLEUSE. — Il vaut mieux peut-être qu'il se déshabille d'abord... il a toujours si chaud quand il remonte de scène... Monsieur et madame se disputeront après.

ANTOINETTE. — Faites donc ce que je vous dis... je n'en ai que pour une minute... (L'habilleuse, mécontente, s'efface devant le Comédien qui entre. Elle sort ensuite. Le Comédien semble être un homme de quarante ans. Beaux cheveux et moustaches à peine grisonnants.) Où étais-tu?

LE COMÉDIEN. — J'étais avec ce pauvre Leclerc dans le bureau du patron...

ANTOINETTE. — Pourquoi dis-tu « ce pauvre Leclerc »?

LE COMÉDIEN. — Parce qu'il est navré.

ANTOINETTE. — Pourquoi?

LE COMÉDIEN. — Parce que sa pièce finit ce soir, pardi!... C'est toujours la même chose!... Ils ne peuvent pas se faire à cette idée qu'un soir, fatalement, ce sera la dernière... vraiment, ils ne peuvent pas l'admettre!... Jusqu'à la chute du rideau il leur reste une lueur d'espoir... et quelle que soit la recette de la veille, ils sont persuadés que le lendemain on aurait fait huit mille!... Il faut croire que c'est une minute déchirante pour un auteur, puisqu'à cette minute-là ils sont tous les mêmes!... D'ailleurs, ne faisons pas les malins... et avouons que ce n'est gai pour personne, la dernière d'une pièce... hein?... C'est tout de même une chose qu'on a fait vivre pendant des semaines... et qui meurt brusquement!

ANTOINETTE. — C'est pour ça que tu ne te démaquilles pas?

LE COMÉDIEN. — Peut-être... Je prolonge un peu la vie de mon personnage! Tu n'éprouves pas, toi, en ce moment, une sensation de mélancolie particulière... en songeant que ce soir nous avons exprimé pour la dernière fois... des sentiments que nous nous étions efforcés de rendre vraisemblables tous les jours à heure fixe pendant plus de trois mois?

ANTOINETTE. — Heu... si!

LE COMÉDIEN. — Non... Je vois bien que non!

ANTOINETTE. — Si... seulement, d'un autre côté, je te dirais que je ne suis pas fâchée que ce soit fini!...

LE COMÉDIEN. — Ah?

Antoinette. — Oui!...

Le Comédien. — Pourquoi?

Antoinette. — Pour la même raison qui fait que tu es triste!

Le Comédien. — Je ne comprends pas!

Antoinette. — Ça t'embête que ce soit fini, pas?

Le Comédien. — Ça ne m'embête pas... ça me fait quelque chose de... de ne pas jouer demain, quoi... disons la vérité!

Antoinette. — Voilà... disons la vérité, ça t'embête de ne pas jouer demain!...

Le Comédien. — Oui...

Antoinette. — Ça t'embête de penser que demain tu ne feras pas les mêmes gestes que ce soir?

Le Comédien. — Oui...

Antoinette. — Ça t'embête de penser que demain tu ne pourras pas prendre Mlle Simonest dans tes bras...

Le Comédien. — Simonest?

Antoinette. — Oui...

Le Comédien. — Qu'est-ce que ça veut dire?

Antoinette. — Ça veut dire que si tu me crois aveugle, tu te trompes!... Ça veut dire que je ne suis pas dupe de vos manigances! Oui, innocent! Tu t'imagines peut-être que je n'ai pas vu ce soir ce que tu lui faisais dans le cou pendant que tu l'étranglais au second acte?

Le Comédien. — Qu'est-ce que je lui ai fait dans le cou?

Antoinette. — Oh! Non, je t'en prie, pas avec moi!... Je te promets que, depuis un mois, je m'amuse à lui voir faire son petit travail, son métier, d'ailleurs, pauvre fille... et, à elle, mon Dieu, je ne lui en veux pas... mais toi, vraiment, avec la situation que tu as..., tu aurais pu te conduire un peu plus décemment!... Enfin, je te le répète... heureusement que c'est fini... parce que... tu me connais?

Le Comédien. — Je ne connais que toi...

Antoinette. — Non... et, justement, tu ne me connais pas très bien... car, je te le jure, deux soirées de plus... et les choses se seraient gâtées!

Le Comédien. — C'était pour me dire cela que tu m'attendais dans ma loge?

Antoinette. — Oui... je tenais tout simplement à te faire toucher du doigt... heu... la difficulté que tu aurais à te payer ma tête si par hasard un jour l'envie t'en prenait... A bon entendeur... salut. (Et elle sort, enchantée de ce qu'elle vient de dire. Un instant plus tard, elle rentre.) Qui t'a envoyé ces roses?...

Le Comédien. — Dieu!

Antoinette. — Merci!

Le Comédien. — Il n'y a pas de quoi!

Elle disparait, et il reste immobile devant sa glace, puis, presque machinalement, il apporte de légères modifications à son maquillage. Un instant après, l'habilleuse parait.

L'Habilleuse. — La concierge vient de monter une lettre pour vous en disant que la personne attendait la réponse en bas.

Le Comédien. — Bon... mettez ça là..

Elle dépose la lettre auprès de lui.

L'Habilleuse. — Vous ne vous déshabillez pas?

Le Comédien. — Non, je cherche quelque chose...

L'Habilleuse. — Qu'est-ce que vous cherchez?

Le Comédien. — Regardez dans la glace... Quel est l'œil le mieux fait?

L'Habilleuse. — Heu... celui-là... à gauche!...

Le Comédien. — Eh! Bien, voilà trente ans que je cherche ça!...

L'Habilleuse. — Vous ne serez jamais sérieux... Allons, allons, ce n'est pas à cette heure-ci qu'il faut faire ça!... Vous avez joué deux fois hier... il faut aller vous coucher... Allez, allez, pensez à mon métro, démaquillez-vous...

Le Comédien. — Oui...

L'Habilleuse. — Vous aimez ça, vous regarder dans la glace, hein?

Le Comédien. — Ce n'est pas moi que je regarde... ce sont les autres!

L'Habilleuse. — Quels autres?

Le Comédien. — Ceux que je joue...

L'Habilleuse. — Oui, mais comme celui-là, vous ne le jouerez plus...

Le Comédien. — Justement, je lui dis « Adieu »!... Oh! Et puis, je suis si bien, à cette heure-ci... Vous ne savez toujours pas qui m'a envoyé ces roses?

L'Habilleuse. — Pour moi, c'est une femme...

Le Comédien. — Espérons-le!... (On frappe.) Qui est là?

Une Voix. — C'est moi, Leclerc...

Le Comédien. — Entrez!

L'Habilleuse. — En voilà encore pour une demi-heure!

Leclerc, entrant. — Je ne vous dérange pas?

Le Comédien. — Du tout, mon ami, entrez et asseyez-vous!

L'habilleuse sort.

Leclerc. — Ecoutez... et répondez-moi franchement... Ne croyez-vous pas que si on avait eu un peu de patience, pendant huit jours... les recettes auraient remonté?

Le Comédien. — Qu'est-ce qui vous le fait croire?

Leclerc. — Ce que font les autres théâtres... J'ai la feuille des auteurs sur moi...

Le Comédien. — Est-ce qu'ils ont tous baissé hier soir?

Leclerc. — Non...

Le Comédien. — Alors?

Leclerc. — Attendez... vous allez voir... les Variétés ont fait neuf mille.

Le Comédien. — C'est superbe!... Combien avons-nous fait, nous, hier soir?

Leclerc. — Nous?... Deux mille quatre cents!

Le Comédien. — Ce n'est pas fameux...

Leclerc. — Non...

Le Comédien. — Mais?

Leclerc. — Les Variétés ont un four!...

Le Comédien. — Ils font neuf mille tout de même!

Leclerc. — Oui... parce que le public ne sait pas que c'est un four. Dès qu'il le saura, ils baisseront... et nous remonterons!

Le Comédien. — Mon pauvre ami... faites donc une autre pièce!

Leclerc. — Mon raisonnement ne vous paraît pas...

Le Comédien. — Ce n'est pas un raisonnement!... Déchirez cette feuille... ne vous occupez pas de ce que font les autres... ne vous mettez pas en colère, ne ragez pas... et tout à l'heure, en rentrant chez vous, prenez une belle feuille de papier blanc et écrivez seulement les douze premières répliques de votre prochaine pièce... vous verrez comme cela vous fera du bien!

LECLERC. — Ma prochaine pièce... elle est finie et elle est reçue!

LE COMÉDIEN. — Je ne vous parle pas de celle-là... celle-là n'est pas la prochaine puisqu'elle est finie... la prochaine, c'est celle qui n'est pas encore commencée!

LECLERC. — Pour celle-là, j'ai un point de départ qui n'est pas mal, je crois... et, d'ailleurs, je voulais vous en parler avant de faire la pièce... parce que, si l'idée vous convenait... je la développerais du côté de l'homme... et cela ferait un rôle magnifique pour vous...

LE COMÉDIEN. — Nous verrons ça...

LECLERC. — Est-ce que, en principe... vous accepteriez...

LE COMÉDIEN. — Mon ami, je suis comédien et, en principe, je ne refuse jamais de jouer la comédie... Seulement, je dois vous avouer que, en fait, je crois que je vais devenir assez difficile!

LECLERC. — Ah! ah!

LE COMÉDIEN. — Oui.

LECLERC. — Dans quel sens?

LE COMÉDIEN. — Heu...

LECLERC. — Longueur de rôle?...

LE COMÉDIEN. — Non...

LECLERC. — Caractère du personnage?

LE COMÉDIEN. — Non...

LECLERC. — Question d'âge?

LE COMÉDIEN. — Non... vous faites fausse route. Le sentiment que j'éprouve est très particulier...

LECLERC. — Quel est-il?

LE COMÉDIEN. — Il est... difficile à exprimer...

LECLERC. — Cependant, j'aimerais à le connaître si je dois travailler pour vous...

LE COMÉDIEN. — Ah! Mon ami, ce n'est pas pour moi que vous travailleriez si je vous le faisais connaître!

LECLERC. — Vous m'intriguez!... Et pour qui travaillerais-je donc?

LE COMÉDIEN. — Pour le public!

LECLERC. — Je ne comprends pas!

LE COMÉDIEN. — J'en suis sûr... Mon ami, je suis effrayé quand je pense au temps que j'ai perdu depuis trente ans!... Et je suis navré quand je songe à ce que j'aurais pu faire si j'en avais eu la possibilité!... J'ai été le porte-parole d'une quarantaine d'auteurs dramatiques... j'ai consacré toute ma vie à mon métier, j'ai fait rire, j'ai fait pleurer... parfois j'ai même enthousiasmé des salles... j'ai reçu des lettres de félicitations et des lettres d'amour, mais jamais un spectateur n'est venu me dire : « Monsieur, vous m'avez persuadé hier soir en jouant votre rôle, j'ai fait aujourd'hui réellement ce que vous aviez fait semblant de faire hier, et je m'en trouve fort bien! »

LECLERC. — Ah!

LE COMÉDIEN. — Oui, mon ami, voilà où j'en suis!... J'en suis à me demander si nous avons le droit, vous auteurs, nous comédiens, de retenir chaque soir pendant trois heures l'attention de douze cents personnes... sans en profiter davantage et plus utilement!... Ça pourrait être tellement beau, le Théâtre, mon ami... ça pourrait tellement être plus beau que tout!... Vous ne vous en rendez peut-être pas compte... parce que, voyez-vous, je crois qu'il faut être sur scène pour bien comprendre ce qui se passe... ce qui pourrait se passer !... Ah ! Si les auteurs jouaient leurs pièces, ils comprendraient!... Il faut les avoir vus de face, tous les soirs, pendant des années, ces douze cents visages attentifs... pour que cela devienne cette espèce d'obsession que c'est devenu pour moi!... Sous prétexte de se distraire et de se délasser, savez-vous ce qu'ils vous apportent tous les soirs, ces gens-là? Ils vous apportent, sans l'avoir jamais formulé, le désir permanent qu'ils ont d'améliorer leur existence!... Eh! Bien, il ne faudrait pas se contenter de leur faire oublier leurs ennuis de la journée... il faudrait pouvoir les préparer gaiement à supporter, à éviter les ennuis du lendemain... sans qu'ils s'en aperçoivent!

LECLERC. — C'est très curieux ce que vous me dites là!

LE COMÉDIEN. — Vous savez combien j'avais aimé à la lecture les deux premiers actes de votre pièce... le dernier, n'en parlons pas... Mais ce que vous ne pouvez pas deviner, c'est à quel point j'ai souffert en la jouant, votre pièce! J'ai souffert du temps que nous perdions, vous et moi!... Vous avez exposé un sujet, vous l'avez développé... vous avez peint des caractères... vous avez raconté une histoire... et la situation que vous aviez volontairement nouée au début, vous l'avez dénouée comme vous avez pu, à la fin. Et puis, après ? qu'en reste-t-il ?... Rien !

LECLERC. — Il en est de même pour la plupart des pièces...

LE COMÉDIEN. — Mais oui... et c'est navrant! Vous avez eu l'occasion de pouvoir parler à douze cents personnes tous les soirs...

LECLERC. — Je les ai intéressées...

LE COMÉDIEN. — Oui, mais vous ne leur avez rendu aucun service. Vous avez atteint votre but, mais, permettez-moi de vous le dire, votre but n'était pas très élevé!

LECLERC. — Comment voulez-vous rendre service au public?

LE COMÉDIEN. — Comment?

LECLERC. — En lui dépeignant les misères de la vie?

LE COMÉDIEN. — Pas du tout, justement...

LECLERC. — Alors, comment?

LE COMÉDIEN. — En lui faisant aimer les belles choses qu'il méprise parce qu'il les ignore !... Il ne suffit pas de lui montrer ce qui est laid, il faut aussi lui montrer ce qui est beau! Le Bonheur, l'Amour, la Gloire, la Santé, la Peinture... tout ce qui est beau et tout ce qui lui est accessible... pas Jeanne d'Arc, bien entendu, ça c'est trop... Et il ne faut le faire pleurer que lorsque c'est indispensable!

LECLERC. — Mais je ne vous connaissais pas ces sentiments philanthropiques...

LE COMÉDIEN. — Moi non plus!... Voilà où l'amour du théâtre peut conduire un homme égoïste!

LECLERC. — Vous avez donc vraiment l'amour du théâtre?

LE COMÉDIEN. — Oui, mon ami... et ceux qui ne l'ont pas sont indignes d'en être... Il ne faut pas être amoureux du théâtre... il faut l'adorer. Ce n'est pas un métier, le théâtre, c'est une passion!... Savez-vous ce que c'est que le public?

LECLERC. — ...?

LE COMÉDIEN. — C'est votre pays!... Y aviez-vous jamais pensé?... Et est-ce que ce n'est pas quelque chose de pouvoir se dire : « J'amuse mon pays... je

le fais rire... je l'émeus... je le distrais... » et ce ne serait pas beau de pouvoir se dire un jour : « Je lui ai fait du bien! »

LECLERC. — Ah! Si...

LE COMÉDIEN. — Eh! Bien, essayez donc! (On frappe.) Entrez!...

L'habilleuse entre.

L'HABILLEUSE. — Et la réponse à la lettre, monsieur...

LE COMÉDIEN. — Ah! Nom d'un chien, c'est vrai!... (Il prend la lettre, la décachette et la lit.) Oh! Que c'est drôle!

L'HABILLEUSE. — Faut-il que la personne attende?

LE COMÉDIEN. — Oui, oui, je pense bien! (On frappe.) Qu'est-ce que c'est?

Entre Bloch.

BLOCH. — C'est moi.

LE COMÉDIEN. — Entrez, cher ami...

BLOCH. — Je viens vous serrer la main une dernière fois et vous répéter combien j'ai été heureux de vous avoir dans mon théâtre!

LE COMÉDIEN. — Merci, mon cher Bloch!

BLOCH. — Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant?

LE COMÉDIEN. — Je vais me reposer pendant quinze jours... et puis j'irai peut-être jouer pendant un mois à Bruxelles...

BLOCH. — Et après?

LE COMÉDIEN. — Après, je ne sais pas!

BLOCH. — Eh! Bien, dites donc, si le cœur vous en dit... et si la pièce de Garnier ne finit pas la saison... vous êtes chez vous, hein? Vous le savez... Voulez-vous faire une reprise?

LE COMÉDIEN. — Hum... les reprises!...

BLOCH. — Il y a bien des pièces que le public actuel ne connaît pas.

LE COMÉDIEN. — Ce n'est pas une raison pour les lui montrer!

BLOCH. — Avez-vous une pièce nouvelle?... Moi je n'en ai pas! Les auteurs se plaignent de ne pas être joués... et les directeurs ne peuvent pas arriver à avoir trois pièces devant eux!... Mon ami, il n'y a que deux sortes d'auteurs : les bons et les mauvais! Les mauvais font de mauvaises pièces... et les bons ne foutent rien! Il n'y a pas à Paris six hommes de valeur qui travaillent vraiment... comme travaillaient Labiche, Augier et Dumas!... Ils attachent à tout ce qu'ils font une importance...! Alors, quand ils ont un four les voilà démoralisés pour deux ans!... Il y en a un qui est venu tantôt me demander si je voulais engager pour septembre Huguenet, Brasseur et Jeanne Granier... et, quand je l'ai prié de me dire ce que c'était que sa pièce, il m'a répondu que ce serait une chose puissante dans la tendresse! Seulement, le scénario, il ne le fera que quand les engagements seront signés! Avouez que c'est burlesque.

LECLERC. — Alors, si je vous apportais une chose finie, est-ce que vous...

BLOCH. — Apportez-la!

LECLERC. — J'ai une idée que je crois extrêmement...

BLOCH. — Faites la pièce!

LECLERC. — Accepteriez-vous de la jouer dans la première quinzaine de...

LE COMÉDIEN. — Mais, mon ami, faites donc la pièce!

LECLERC. — Bon, bon, je vais la faire.

On frappe.

LE COMÉDIEN. — Entrez!

Entre Mlle Simonest.

Mlle SIMONEST. — Au revoir... (A Bloch.) Au revoir. (A Leclerc.) Au revoir.

Le Comédien s'aperçoit alors que Mlle Simonest porte à son corsage une rose semblable à celles qui sont dans la loge.

LE COMÉDIEN. — Tiens! Est-ce que...

Mlle SIMONEST. — Oui... c'est moi...

LE COMÉDIEN. — Pourquoi?

Mlle SIMONEST. — Pour rien... pour le plaisir d'avoir fleuri votre loge... et je n'ai pas mis mon nom exprès pour que, l'ayant deviné, nous ayons un petit secret entre nous!... Ça ne vous fâche pas!

LE COMÉDIEN. — Oh! Mais... pas le moins du monde...

Ils se regardent.

LECLERC. — Et si on faisait passer une note dans les journaux, dans laquelle vous diriez que vous reprendrez ma pièce l'an prochain...

BLOCH. — Pfff! Ça ne trompe personne, ces machines-là! Le public sait très bien que toutes les notes aux journaux sont payées par les directeurs!

Mlle SIMONEST. — Quoi? Je vous étonne?

LE COMÉDIEN. — Oui...

Mme SIMONEST. — Pourquoi?...

LE COMÉDIEN. — Je ne vous croyais que belle...

Un temps.

Mlle SIMONEST. — Vous ne donnez pas de leçons?

LE COMÉDIEN. — Non, mais j'en prends!

Mlle SIMONEST. — A bientôt!

LE COMÉDIEN. — Oui!...

Mlle SIMONEST. — Je peux vous téléphoner?

LE COMÉDIEN. — Oui... Leclerc, il faudra penser à elle pour votre pièce.

Antoinette entre.

LECLERC. — Oui, oui... Oh! Mais justement, je vois une chose épatante pour Simonest... épatante!

BLOCH. — Si la pièce est bonne, tous les rôles seront bons et elle en jouera un!

ANTOINETTE. — Dans quoi?

LE COMÉDIEN. — Dans une pièce de Leclerc...

ANTOINETTE. — Pour ici?

BLOCH. — Pour ici ou pour ailleurs... Il faut d'abord qu'il fasse la pièce.

ANTOINETTE. — Tu jouerais dedans, toi?

LE COMÉDIEN. — Peut-être.

LECLERC. — Et vous aussi, bien sûr! On ne vous voit pas l'un sans l'autre.

ANTOINETTE. — Merci beaucoup.

Mlle SIMONEST. — Je venais donc vous dire au revoir, vous remercier des conseils que vous avez bien voulu me donner et de l'honneur que vous m'avez fait en me laissant jouer près de vous!

LE COMÉDIEN. — Mais qu'est-ce que ces mots-là, voulez-vous vous taire! Vous êtes une charmant une délicieuse comédienne... et vous êtes une camarade tout à fait agréable!

ANTOINETTE. — C'est déchirant, ma parole!

Mlle SIMONEST. — A bientôt!...

LE COMÉDIEN. — A bientôt!...

Mlle SIMONEST. — Au revoir, patron...

BLOCH. — Au revoir, mon enfant... Venez donc me voir demain ou après-demain, vers cinq heures, je vous parlerai de quelque chose!

Mme SIMONEST. — Entendu. Au revoir, mon cher auteur.

LECLERC. — Au revoir et merci encore... et à bientôt peut-être!

Mlle SIMONEST. — Au revoir, madame...

ANTOINETTE. — Au revoir, mademoiselle...

Mlle Simonest sort.

BLOCH. — A très bientôt, cher et grand artiste!

LE COMÉDIEN. — A très bientôt!

BLOCH. — Au revoir... sans rancune!

LECLERC. — Au revoir, homme terrible... car enfin, avouez-le entre nous, vous aviez assez gagné d'argent pendant les cent premières de ma pièce...

BLOCH. — Pour le reperdre, n'est-ce pas, pendant les cinquante dernières... Ils sont tous les mêmes...

LECLERC. — Je descends avec vous...

BLOCH. — Oui, mais je vous défends de me raconter votre pièce!

LECLERC. — Est-il méchant! Au revoir!... Merci!

Bloch et Leclerc serrent les mains du Comédien et d'Antoinette, puis ils s'en vont.

L'HABILLEUSE, qui entre. — Et la réponse, monsieur...

LE COMÉDIEN. — Faites monter!

L'habilleuse sort.

ANTOINETTE. — Inutile de te dire, n'est-ce pas, qu'il ne peut même pas en être question...

LE COMÉDIEN. — De quoi?

ANTOINETTE. — De rejouer avec cette fille-là!... Tu voudras bien choisir, n'est-ce pas, elle ou moi!

LE COMÉDIEN. — Oh! Mais... attention!...

ANTOINETTE. — Attention à quoi?

LE COMÉDIEN. — A moi!... Je n'aime pas du tout ce que tu es en train de faire, tu sais, pas du tout! Je ne l'ai supporté de personne jusqu'à présent... et ce n'est fichtre pas à mon âge que je vais commencer!... Je profite de cette occasion d'ailleurs pour te prévenir que j'ai pris la décision formelle de ne plus avoir aucun ennui désormais. Lorsque je passe en revue mon existence, lorsque je fais mes comptes, je m'aperçois que je vous dois, mesdames, une somme d'embêtements nettement supérieure à la somme des joies que vous m'avez procurées!.. Et comme je ne pourrais pas en dire autant de mon métier, je te préviens que j'ai l'intention de lui consacrer dorénavant la majeure partie de mon temps et de mes forces, afin de prolonger ma carrière le plus longtemps possible... Je t'aurais peut-être fait comprendre ces choses au lieu de te les dire si tu n'avais pas eu l'excellente idée de te conduire ce soir d'une façon absolument stupide.

ANTOINETTE. — Si tu crois que ta grossièreté me surprend, si tu t'imagines que ton calme m'impressionne, tu te gourres, comme dit Mlle Simonest. Quant à la prolongation de ta carrière, mon ami, quant à la décision que tu as prise de lui consacrer désormais la majeure partie de ton temps... tu vas me trouver complètement d'accord avec toi!... parce que, si tu as assez souffert avec moi, moi j'ai assez ri avec toi! Les grands hommes, tu sais, moi, ça ne m'épate pas! Tes grands airs, ton sourire, tes gestes lents... tes silences... tes temps...

LE COMÉDIEN. — Assez!

ANTOINETTE. — Oui, assez... et puisque tu veux être seul... eh! bien, tu vas l'être complètement... oui, même sur l'affiche!... Tu pourras jouer tout seul si ça te fait plaisir...! Tu pourras, si tu peux... parce que tu sais, on ne joue pas tout seul... Tiens, essaie avec Simonest, pour voir, et tu verras! Oh! Sur l'affiche, ce n'est pas difficile d'être tout seul... Seulement, en scène, c'est autre chose! En scène, il faut qu'on vous donne la réplique... Moi, je l'ai assez donnée... à une autre... Cherche-la... et trouve-la... Bonne chance!

Elle sort.

L'HABILLEUSE, dans la porte entr'ouverte. — Le monsieur est là...

LE COMÉDIEN. — Faites entrer! (Entre un monsieur, — c'est M. Maillard.) Bonjour...

MAILLARD. — Bonjour... (Serrement de main muet et prolongé par l'émotion.) Trente ans!... Oh!... Veux-tu me permettre de t'embrasser?

LE COMÉDIEN. — Mais je t'en prie!

Ils s'embrassent, puis ils se regardent dans les yeux.

MAILLARD. — Est-ce que tu me reconnais?

LE COMÉDIEN. — Ben, voyons, je pense bien!... Tu ne me reconnais donc pas?

MAILLARD. — Toi, c'est autre chose, toi, tu n'es pas changé...

LE COMÉDIEN. — Oh! si...

MAILLARD. — Ah! Ecoute, franchement, non! Je te jure que tu n'as pas bougé... C'est même hallucinant! Tu as le même regard, toujours un peu moqueur...

LE COMÉDIEN. — Le regard, pardi!...

MAILLARD. — Tu as exactement la même coiffure, les mêmes moustaches...

LE COMÉDIEN. — Non...

MAILLARD. — Si, si...

LE COMÉDIEN. — Non, pas exactement... parce que, tiens, regarde... tu vois... (Il décolle ses moustaches et retire sa perruque.) Ce ne sont pas exactement les mêmes... Elles ressemblent aux autres parce que je les ai fait copier sur une vieille photographie, mais ce ne sont pas exactement les mêmes!

MAILLARD. — Oh! Que c'est amusant... et comme c'est bien fait... C'est épatant! Vraiment, de la salle, l'illusion est complète!

LE COMÉDIEN. — Tant mieux!... Et maintenant, me reconnais-tu encore?

Le Comédien est un homme de cinquante ans, presque chauve et rasé.

MAILLARD. — Heu... oui et non... je ne sais plus... C'est très troublant. Il y a un instant, tu ressemblais davantage au jeune homme que j'ai connu... Mais tu lui ressemblais tellement que c'était invraisemblable. Tu lui ressembles moins maintenant, mais il semble que je te reconnais mieux... Ah! Quelle émotion! Tu ne peux pas te rendre compte de l'impression que j'ai.

LE COMÉDIEN. — Comment, je ne peux pas me rendre compte? J'ai la même impression que toi, tu sais...

MAILLARD. — Oh! Non, certainement pas!... Pense donc, moi, je retrouve en plein succès, en pleine gloire, un ami d'il y a trente ans... Tandis que toi... toi, tu ne sais même pas qui tu retrouves!

LE COMÉDIEN. — Non, mais je me revois dans tes yeux quand j'avais vingt ans!

MAILLARD. — Comme tu avais raison quand tu

disais que tu arriverais ! Quelle carrière ! Tu es parti d'un seul coup... et tu n'as pas cessé de monter ! En somme, tu n'as eu que des succès...

LE COMÉDIEN. — Non, mais il n'y a que les succès qui comptent !

MAILLARD. — Je n'ai pu t'applaudir qu'une dizaine de fois puisque j'habite si loin de Paris... mais depuis quinze ans déjà j'ai l'impression que tu es le premier de tous !

LE COMÉDIEN. — Oh ! Le premier... On n'est pas le premier... Nous sommes cinq ou six à être le meilleur chacun à notre tour... Chaque fois que l'un de nous est parfait, il est le meilleur pendant dix minutes !

MAILLARD. — Je te trouve bien modeste !

LE COMÉDIEN. — Oh ! Non, je ne crois pas ça ! D'ailleurs, ce ne serait pas une qualité pour un comédien. Mais, parlons un peu de toi, maintenant. Qui es-tu, toi ?

MAILLARD. — Pas grand'chose.

LE COMÉDIEN. — Mais encore...

MAILLARD. — Je suis fabricant de savon de Marseille.

LE COMÉDIEN. — Mais c'est très bien, ça ! Et tu habites Marseille ?

MAILLARD. — Non, j'habite Bordeaux.

LE COMÉDIEN. — Tiens, que c'est drôle !... Pourquoi ?

MAILLARD. — Parce que ma fabrique est à Bordeaux. Et maintenant, je vais te dire pourquoi je t'ai dérangé ce soir...

Pendant les quinze répliques précédentes, le Comédien a passé un peignoir de bain après avoir retiré, derrière un paravent, son veston, son gilet et sa chemise. Il vient ensuite s'asseoir devant sa coiffeuse et commence à se démaquiller. On frappe.

LE COMÉDIEN. — Entrez !

Entre un acteur.

L'ACTEUR. — Excusez-moi... Je tenais seulement à vous serrer la main une dernière fois et à vous dire combien j'avais été heureux et fier de jouer à côté de vous !

LE COMÉDIEN. — Vous êtes mille fois aimable !

L'ACTEUR. — J'espère que vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi ?

LE COMÉDIEN. — Vous plaisantez, voyons !

L'ACTEUR. — Vous m'aviez un peu paralysé aux répétitions... Mais, enfin, je crois que je me suis repris... et, si ce n'est pas être trop prétentieux que de le remarquer moi-même, je pense avoir tiré mon épingle du jeu... assez honorablement !

LE COMÉDIEN. — Mais très honorablement !

L'ACTEUR. — Je ne réalise pas toujours ce que je voudrais... Mais, sans me vanter, je peux dire que la psychologie du personnage que je joue ne m'échappe jamais... parce que, mon personnage, je le fouille.

LE COMÉDIEN. — Il n'y a pas autre chose à faire... Il faut fouiller !

L'ACTEUR. — N'est-ce pas ?... Vous fouillez beaucoup, vous ?

LE COMÉDIEN. — Moi ? Je n'arrête pas !... Et nous ne saurions trop nous le répéter ! Fouillons ! Fouillons !

L'ACTEUR. — En somme, disons-le, notre plus grande qualité, c'est l'intelligence !

LE COMÉDIEN. — Il n'y a aucun doute ! A bientôt...

L'ACTEUR. — A bientôt !... Monsieur...

MAILLARD. — Monsieur... (L'acteur sort.) A sa façon de jouer, d'ailleurs, on sent qu'il est très intelligent.

LE COMÉDIEN. — Lui ? C'est un effroyable imbécile !

MAILLARD. — Allons donc ! Eh ! Bien, du balcon, il fait très intelligent.

LE COMÉDIEN. — J'irai au balcon quand il jouera... Alors... tu as été interrompu au moment où tu allais me dire le but de ta visite...

MAILLARD. — Voici. Te souviens-tu de mon frère ?

LE COMÉDIEN. — Henri ? Ah ! Je te crois...

MAILLARD. — Non, André...

LE COMÉDIEN. — André, oui, c'est vrai... Qu'est-ce qu'il est devenu ?

MAILLARD. — Il est mort !

LE COMÉDIEN. — Non ?

MAILLARD. — Mais si ! Tu penses bien que...

LE COMÉDIEN. — Quand ?

MAILLARD. — Il y a... quinze ans !

LE COMÉDIEN. — Ah ! Bon... Je croyais qu'il était mort récemment...

MAILLARD. — Quelle différence y aurait-il eu pour toi ?

LE COMÉDIEN. — C'est vrai, d'ailleurs. Alors ?

MAILLARD. — Eh ! Bien, en mourant, André a laissé une petite fille qu'il avait eue... avec une femme.

LE COMÉDIEN. — Je l'aurais parié !

MAILLARD. — J'ai recueilli cette enfant... je l'ai élevée le mieux possible... ainsi que je devais le faire et elle est devenue une charmante jeune fille, douce, intelligente, à la fois réfléchie... et un peu exaltée... et c'est à son sujet que tu peux me rendre un petit service... très important !

LE COMÉDIEN. — Allons donc ?

MAILLARD. — Oui... Nous sommes arrivés à Paris avec ma femme et elle, il y a un mois environ, pour mes affaires... Or, depuis un mois, elle est venue te voir jouer onze fois !... Elle est venue avec ma femme et moi, d'abord... Elle y est revenue seule un jeudi, en matinée... Puis elle a désiré y conduire ses amies, les unes après les autres... Hier, dimanche, elle t'a applaudi en matinée et en soirée... et, comme c'était aujourd'hui la dernière de la pièce, je suis persuadé que, si j'avais refusé de l'accompagner ce soir, ça aurait été un drame !

LE COMÉDIEN. — Alors, si je comprends bien, nous sommes en présence d'une vocation théâtrale qu'il s'agit de...

MAILLARD. — Oh ! Non, pas du tout. Je l'ai cru tout d'abord... mais il n'en est pas question !...

LE COMÉDIEN. — Alors ?

MAILLARD. — Alors ?... Elle t'aime, mon ami !

LE COMÉDIEN. — Tu plaisantes !

MAILLARD. — Non, hélas !... Elle t'aime comme on aime à vingt ans...

LE COMÉDIEN. — Elle te l'a dit...

MAILLARD. — Non... Mais tout à l'heure, en sortant du théâtre, quand pour la vingtième fois je lui ai répété que je ne voulais pas la conduire à ta loge, — car j'estime que ce n'est pas la place d'une jeune fille... — elle m'a un peu effrayé ! A tel point que, pour éviter un scandale... ou peut-être un malheur, je lui ai promis que nous t'attendrions en voiture à la sortie des artistes et que tu lui serrerais la main en sortant...

LE COMÉDIEN. — Elle est en bas?
MAILLARD. — Oui...
LE COMÉDIEN. — Pauvre petite... Je vais me dépêcher...
MAILLARD. — Ça ne t'ennuie pas de...
LE COMÉDIEN. — Mais pas le moins du monde...

On frappe.

MAILLARD. — On a frappé.
LE COMÉDIEN. — Ah! Entrez!

Entre Antoinette prête à partir.

ANTOINETTE. — Je viens vous dire au revoir, comme les autres, comme tout le monde...
LE COMÉDIEN. — Comme c'est gentil de votre part...
ANTOINETTE. — Vous n'avez rien à me dire de spécial?
LE COMÉDIEN. — Ma foi non...
MAILLARD. — Voulez-vous que...
LE COMÉDIEN. — Reste, je t'en prie.
ANTOINETTE. — Oh!... Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, de ce que vous faites?
LE COMÉDIEN. — Bien sûr.
ANTOINETTE. — C'est... définitif?
LE COMÉDIEN. — Mais, naturellement...
ANTOINETTE. — Vous devez comprendre que, dans une heure, il sera trop tard...
LE COMÉDIEN. — Mais... il sera trop tard...

Pendant les répliques précédentes, il se lave les mains.

ANTOINETTE. — Adieu...

Elle lui tend la main.

LE COMÉDIEN. — Excusez-moi, j'ai les mains trempées!
ANTOINETTE. — Adieu!

Elle sort.

MAILLARD. — Tiens!...
LE COMÉDIEN. — Quoi?
MAILLARD. — On m'avait dit que c'était ta bonne amie?
LE COMÉDIEN. — Pas du tout...
MAILLARD. — Alors, pourquoi jouez-vous tout le temps ensemble?
LE COMÉDIEN. — Parce que c'est une excellente comédienne.

Il va pour retirer son peignoir.

MAILLARD. — Oh!... Attends!
LE COMÉDIEN. — Quoi?
MAILLARD. — Il vient de me venir une idée... Je voudrais que tu la reçoives...
LE COMÉDIEN. — Ta nièce?
MAILLARD. — Oui!
LE COMÉDIEN. — Ici?
MAILLARD. — Oui!... Je voudrais que tu la reçoives tout de suite... comme tu es là... sans chapeau... en peignoir... heu... enfin... tel que tu es!
LE COMÉDIEN. — Quelle drôle d'idée!
MAILLARD. — Je la crois excellente!
LE COMÉDIEN. — Pourquoi?
MAILLARD. — Parce que... dans la rue obscure, en une seconde... elle ne se rendrait pas compte aussi bien... de... de la différence qu'il y a entre toi à la scène... et toi à la ville!... Elle ne t'a jamais vu qu'à la scène... alors, elle te voit évidemment comme tu étais tout à l'heure... Si elle te voit tel que tu es... je suis persuadé que...
LE COMÉDIEN. — Ah! Ça, mais... je suis donc ignoble?
MAILLARD. — Oh!...
LE COMÉDIEN. — Ecoute, je ne sais pas si tu te rends compte de ce que tu viens de me dire...
MAILLARD. — Je me suis mal exprimé, sans doute...
LE COMÉDIEN. — Non... et tu m'as fait comprendre très clairement que, pour jouer le rôle d'un homme qui doit dégoûter une jeune fille... je n'avais qu'à me démaquiller!
MAILLARD. — Je serais navré de t'avoir blessé...
LE COMÉDIEN. — Blessé? Mon pauvre ami... Va la chercher!
MAILLARD. — Vrai?
LE COMÉDIEN. — Et dépêche-toi... J'ai hâte de la voir blêmir d'horreur!
MAILLARD. — Oh!...

Il sort.

LE COMÉDIEN. — Habilleuse! (L'habilleuse paraît.) Il n'y a pas un peignoir propre, ici?
L'HABILLEUSE. — Un peignoir propre... à cette heure-ci?
LE COMÉDIEN. — Oui...
L'HABILLEUSE. — Non, il n'y en a pas...
LE COMÉDIEN. — Alors, vite... ma chemise, mon gilet et mon veston.

Il va derrière le paravent.

L'HABILLEUSE. — Est-ce que vous ferez prendre vos meubles demain matin... et toutes vos affaires?
LE COMÉDIEN. — Oui...
L'HABILLEUSE. — Je peux ranger votre maquillage, maintenant?
LE COMÉDIEN. — Oui... mais laissez-moi ma poudre...
L'HABILLEUSE. — Elle n'avait pas l'air content, madame, ce soir...
LE COMÉDIEN. — Non, pas très...
L'HABILLEUSE. — Mais vous remettez votre complet de scène...
LE COMÉDIEN. — Oui...
L'HABILLEUSE. — Pourquoi?
LE COMÉDIEN. — Je fais toujours ça le jour des dernières...
L'HABILLEUSE. — Ce n'est pas vrai...
LE COMÉDIEN. — Evidemment, quand j'ai joué « Mazarin », je ne suis pas parti en cardinal... (Il se poudre la figure. On frappe.) Entrez. (Il est habillé maintenant et Maillard entre avec sa nièce Jacqueline Maillard. L'habilleuse est sortie.) Entrez, mademoiselle... Bonjour et asseyez-vous... Je suis enchanté de vous connaître. Je vous reçois n'importe comment, dans un désordre épouvantable, et je m'en excuse!... Votre oncle m'a dit que vous aviez tenu à assister ce soir à la dernière!... Vous avez bien fait... et votre instinct vous a parfaitement guidée! Quand on n'a pas vu une pièce à la répétition générale... quand on l'a vue plus tard et qu'on l'a aimée, il faut toujours la revoir le jour de la dernière... parce que les dernières sont généralement de très bonnes représentations. Les acteurs sont émus... Ils s'appliquent... et d'eux-mêmes, sans s'être concertés, ils suppriment toutes ces petites bavures que nous appelons entre nous les traditions... et qui font aux pièces plus de mal que de bien!... Une longue carrière ne nous blase pas à ce sujet... Je me trouve en ce moment dans un état spécial... et je suis très heureux de pouvoir partager mon émotion avec un de mes plus vieux amis... et avec vous, mademoiselle... si vous voulez me le permettre... Etes-vous à Paris pour quelque temps encore, mademoiselle?

MAILLARD. — Pour quatre jours seulement, et, pendant ces quatre jours, que de visites à faire, que de déjeuners en ville... nous n'aurons pas une minute à nous! Je ne sais même pas si je pourrai te revoir...

LE COMÉDIEN. — Hélas! Tu ne le pourras pas... car je quitte Paris demain soir.

Jacqueline tressaille.

MAILLARD. — Ah!...

LE COMÉDIEN. — Oui... je pars pour le Midi... tout seul... Connaissez-vous le Midi, mademoiselle... entre Saint-Raphaël et Monaco?

MAILLARD. — Non... Elle connaît Hendaye...

LE COMÉDIEN. — C'est joli... Mais l'autre Midi, celui qui fleurit en hiver, possède un charme plus délicieux peut-être...

MAILLARD. — Un peu factice...

LE COMÉDIEN. — Oui, justement, c'est un décor... et tout dépend de la pièce qu'on y joue! Une pièce d'amour, dans ce décor-là... cela doit être très beau!... Je suis enchanté de partir... Le train est à neuf heures... Je dînerai chez Paillard, dans un salon, à sept heures... Tu sais où est Paillard?

MAILLARD. — Oui, je crois...

LE COMÉDIEN. — Au coin de la chaussée d'Antin et du boulevard des Italiens...

MAILLARD. — Oui, oui, je vois...

LE COMÉDIEN. — L'entrée des salons est au n° 2 de la chaussée d'Antin... sous la voûte, l'escalier... Ne trouves-tu pas que le mot « partir » a quelque chose d'enivrant?

MAILLARD. — Oui et non.

LE COMÉDIEN. — C'est un mot qui m'a toujours donné le petit frisson dans le dos... C'est l'évasion... et je crois que l'on ne pourrait pas supporter l'odeur d'une gare... sans ce parfum de liberté qui rôde et qui vous grise... C'est beau de partir par un temps de neige, c'est beau de s'endormir avec du givre aux vitres du sleeping et d'être réveillé par un rayon de soleil brûlant... C'est amusant de penser qu'on a une pelisse sur le dos... et un chapeau de paille sur le dessus de sa malle! C'est drôle de songer qu'à Dijon on se penche pour demander deux grogs... et que par la même portière, quelques heures plus tard, on achète des mandarines...

MAILLARD. — Pourquoi as-tu dit deux grogs... tu seras tout seul...

LE COMÉDIEN. — Nous étions deux...

MAILLARD. — Quand cela?

LE COMÉDIEN. — Demain... en pensée!... Car, en réalité, je serai tout seul.

Un temps.

MAILLARD. — Ah... je crois qu'il est temps de rentrer...

LE COMÉDIEN. — Au revoir, mademoiselle...

JACQUELINE, *à voix basse*. — A demain, sept heures, je vous adore!

MAILLARD. — Passe...

Jacqueline traverse et sort.

LE COMÉDIEN. — Es-tu content?

MAILLARD. — Enchanté ! Tu m'as donné un très beau témoignage d'amitié.

LE COMÉDIEN. — J'ai fait tout ce que j'ai pu.

MAILLARD. — Et je suis sûr que tu ne le regrettes pas?

LE COMÉDIEN. — Pas encore!

RIDEAU

ACTE II

Chez le Comédien.

Un temps. Un coup de sonnette, puis un valet de chambre introduit Maillard.

MAILLARD. — Faites passer ma carte à monsieur, je vous prie.

LE VALET DE CHAMBRE. — Je vais voir, monsieur, mais je ne crois pas que monsieur soit rentré de voyage...

MAILLARD. — Si, mon ami... il est rentré ce matin...

LE VALET DE CHAMBRE. — Je n'en sais rien, monsieur...

MAILLARD. — Moi, je le sais...

Resté seul, il s'assied; quelques secondes plus tard, le Comédien parait. Il porte un manuscrit qu'il dépose en entrant.

MAILLARD se lève. — Oh!... Toi, tu as fait ça!

LE COMÉDIEN. — Oui!

MAILLARD. — Où est-elle?

LE COMÉDIEN. — Elle est là...

MAILLARD. — Elle sait que je suis ici?

LE COMÉDIEN. — Non.

MAILLARD. — Comment est-elle?

LE COMÉDIEN. — Pardon! Je la crois très heureuse!

MAILLARD. — Ecoute... Tu vois comme je suis raisonnable... et calme...

LE COMÉDIEN. — Oui... très...

MAILLARD. — Eh! Bien, il faut que tu me parles... (Il s'assied.) Il faut que tu me dises pourquoi tu as fait ça!

LE COMÉDIEN. — Mais, mon ami, je n'ai rien fait... et il n'y a pas de coupable dans cette histoire-là... Ce n'est ni elle... ni moi... ni toi... malgré que ton imprudence ait été bien grande.

MAILLARD. — Mon imprudence...

LE COMÉDIEN. — En voilà la preuve...

MAILLARD. — En quoi ai-je été imprudent?

LE COMÉDIEN. — En me disant qu'elle m'aimait et en me mettant au défi de lui plaire...

MAILLARD. — Je ne t'ai pas défié...

LE COMÉDIEN. — Mais si! Tu ne t'es pas rendu compte de ce que tu faisais! Tu m'as mis au défi de jouer un rôle d'amour tel que je suis à la ville!... Auteur dramatique occasionnel, tu m'as apporté un scénario dans lequel tu prétendais me faire jouer un rôle muet et détestable... Puis, choisissant toi-même un public dont l'oreille déjà m'était acquise... tu m'as dit: « Commençons! » Alors, dame, que veux-tu... j'ai essayé de m'en tirer, je me suis défendu... j'ai improvisé. Je n'ai jamais eu de four, tu sais!

MAILLARD. — Alors, tu estimes que c'est un succès!

LE COMÉDIEN. — Pour moi, c'est un triomphe!

MAILLARD. — Et pour elle?

LE COMÉDIEN. — Demande-lui, si elle est heureuse...

MAILLARD. — Oh! Non... je ne veux pas la voir!... Mais alors... qu'est-ce que tu vas faire?

LE COMÉDIEN. — Ce que tu voudras...

MAILLARD. — As-tu l'intention de l'épouser...

LE COMÉDIEN. — J'ai toujours repoussé l'idée du mariage... à mon sujet. Mais la situation dans laquelle je me trouve aujourd'hui est tout à fait particulière... et si tu crois, si tu es persuadé que cette solution est logique... et qu'elle lui sera favorable... Enfin, si tu es convaincu qu'il n'y a pas autre chose à faire, je le ferai tout de suite, si elle y consent!

MAILLARD. — Ne penses-tu pas, toi, que c'est ton devoir...

LE COMÉDIEN. — Il ne s'agit pas de mon devoir... il s'agit d'elle. Occupons-nous uniquement de son avenir et de son intérêt.

MAILLARD. — Eh! Bien... en la recueillant, je lui ai constitué une dot de cinq cent mille francs. Si, de ton côté...

LE COMÉDIEN. — Mais, mon ami, il n'est pas question de ça... et ce n'est pas ainsi que j'entends son intérêt. J'ai cinquante ans... elle en a vingt. Est-ce un très beau mariage pour une jeune fille?...

MAILLARD. — C'est que ce n'est plus une jeune fille!

LE COMÉDIEN. — Elle le sera moins encore une fois mariée!...

MAILLARD. — Je ne trouve pas que ton raisonnement soit...

LE COMÉDIEN. — C'est un raisonnement de fortune.. et j'avoue qu'il est pauvre! Cependant, il correspond à un état d'esprit que je vais te soumettre. Elle m'aime... admettons-le... c'est étonnant, mais... admettons-le... et dis-moi franchement si tu crois que ça peut durer longtemps...

MAILLARD. — Quoi?

LE COMÉDIEN. — Son amour pour moi...

MAILLARD. — Toi, qu'en penses-tu?

LE COMÉDIEN. — Je suis persuadé que c'est une question de temps!

MAILLARD. — Et ton amour, à toi, dont tu ne parles pas?...

LE COMÉDIEN. — Mon ami, on aime à tous les âges... Mais je crois que l'on ne peut s'aimer que si on a le même âge! Dans un couple aussi mal assorti que le nôtre, je crois qu'on s'aime à tour de rôle... et je suis convaincu que je me mettrai à l'adorer... jusqu'à en mourir peut-être, le jour où elle cessera de m'aimer.

MAILLARD. — Mais, pour l'instant, tu ne l'aimes pas...

LE COMÉDIEN. — Non, parce que son amour pour moi occupe toute ma pensée!

MAILLARD. — Alors?

LE COMÉDIEN. — Alors, nous avons fait une folie!

MAILLARD. — En souffres-tu?

LE COMÉDIEN. — Mais non, puisqu'elle est heureuse et que je suis heureux!

MAILLARD. — Tu ne l'aimes pas et tu es heureux!...

LE COMÉDIEN. — Mais oui, puisqu'elle m'aime!... Mets-toi à ma place...

MAILLARD. — Ah! Non... je ne t'envie pas...

LE COMÉDIEN. — Menteur!... Une femme te dirait: « Je vous adore... », tu la laisserais passer?

MAILLARD. — Oui.

LE COMÉDIEN. — Je ne t'envie pas!

Un temps.

MAILLARD. — Bon. Eh! Bien, alors il faut que tu lui parles aujourd'hui même...

LE COMÉDIEN. — Bien.

MAILLARD. — Puisque, d'un commun accord, vous avez cru devoir faire cette folie... il faut que, d'un commun accord, vous preniez une décision. Je m'inclinerai devant celle que vous aurez choisie... Mais, au nom de notre jeunesse, je te supplie de ne pas me faire attendre trop longtemps!

LE COMÉDIEN. — Je te donne ma parole d'honneur que tu seras fixé ce soir!

MAILLARD. — Merci. Jacques... tu as été le camarade d'enfance de son père, ne l'oublie pas!

LE COMÉDIEN. — A tout à l'heure.

Maillard s'en va. Le Comédien reste un instant pensif, puis le valet de chambre entre.

LE VALET DE CHAMBRE. — Je profite de ce que monsieur est seul pour lui dire qu'en son absence M[lle] Simonest a téléphoné trois ou quatre fois... ce matin encore, et je préviens monsieur qu'elle a l'intention de recommencer avant cinq heures...

LE COMÉDIEN. — Bon!... Il n'y a pas eu d'autre coup de téléphone...

LE VALET DE CHAMBRE. — Heu... non!

LE COMÉDIEN. — Pas de visites?

LE VALET DE CHAMBRE. — Il y a ma belle-sœur qui est venue me voir avant-hier... mais ça...

LE COMÉDIEN. — Oui, ça...

Le valet de chambre sort.

JACQUELINE. — J'ai entendu qu'on refermait la porte d'entrée... Je peux venir?

LE COMÉDIEN. — Oui, petite chose chérie, venez!...

JACQUELINE. — Ce n'était rien de grave...

LE COMÉDIEN. — Rien...

JACQUELINE. — Ah! Ce que je suis heureuse...

LE COMÉDIEN. — Tu n'es pas fatiguée?

JACQUELINE. — Oh! Non... et vous?

LE COMÉDIEN. — Pas le moins du monde!

JACQUELINE. — C'est vous... là?

Elle regarde un portrait.

LE COMÉDIEN. — Oui...

JACQUELINE. — Dans quelle pièce?

LE COMÉDIEN. — Dans *Hamlet*... J'avais vingt-sept ans...

JACQUELINE. — Oh... ce que vous étiez beau! Là aussi, c'est vous?

LE COMÉDIEN. — Oui!... Si ça vous amuse... tenez...

Il lui donne un album de photographies.

JACQUELINE. — C'est vous, tout ça?

LE COMÉDIEN. — Oui...

JACQUELINE. — Oh!... Venez près de moi... qu'on les regarde ensemble!... Oh! Quel beau costume... Avec qui êtes-vous, là?

LE COMÉDIEN. — Avec Adolphe Dupuis...

JACQUELINE. — Il joue bien?

LE COMÉDIEN. — Il jouait très bien...

JACQUELINE. — Ah...? Il est mort?

LE COMÉDIEN. — Oui...

JACQUELINE. — Pardon. Cette femme qui est dans vos bras, qui est-ce?

LE COMÉDIEN. — Judic.

JACQUELINE. — Elle est vivante?

LE COMÉDIEN. — Non...

JACQUELINE. — C'était dans une pièce?

LE COMÉDIEN. — Bien sûr!

JACQUELINE. — Est-ce que vous avez joué avec Rachel?

LE COMÉDIEN. — Ah! Non...

JACQUELINE. — Pardon!... Oh! Là aussi... ce que vous étiez beau!... Quelle est la plus grande actrice qui ait jamais existé?

LE COMÉDIEN. — Il est bien difficile de répondre à cette question...

JACQUELINE. — Desclée, c'était une grande actrice?

LE COMÉDIEN. — Elle avait beaucoup de talent. Comment se fait-il que tu connaisses le nom de Desclée ?

JACQUELINE. — Parce que j'ai lu ses lettres à son amant... C'est un beau livre. Il m'a fait une grande impression!... Comme elle aimait le théâtre!... Elle lui a tout sacrifié...

LE COMÉDIEN. — C'est comme ça qu'il faut l'aimer !

JACQUELINE. — C'est Sarah, là?

LE COMÉDIEN. — C'est M[me] Sarah, oui.

JACQUELINE. — Pardon! Je veux me mettre comme dans le train cette nuit... (Elle se met dans ses bras.) ... comme M[me] Judic... Qu'est-ce que vous lui disiez, à M[me] Judic, dans cette pièce-là?

LE COMÉDIEN. — Je lui disais que je l'aimais...

JACQUELINE. — Dites-le-moi...

LE COMÉDIEN. — Je t'aime!

JACQUELINE. — Votre voix est triste...

LE COMÉDIEN. — Allons donc!... Mais je ne lui reconnais pas ce droit!

JACQUELINE. — Vous étiez si gai, tout à l'heure... Vous n'avez pas d'ennuis?

LE COMÉDIEN. — Mais non...

JACQUELINE. — Dites-moi qui est venu vous voir?

LE COMÉDIEN. — Heu...

JACQUELINE. — C'était mon oncle, n'est-ce pas?

LE COMÉDIEN. — Oui.

JACQUELINE. — Ah!... Très en colère?

LE COMÉDIEN. — Non...

JACQUELINE. — Il a de la peine?

LE COMÉDIEN. — Oui...

JACQUELINE. — Qu'est-ce qu'il vous a dit?

LE COMÉDIEN. — Il m'a demandé de lui dire ce que j'allais faire de vous...

JACQUELINE. — Et qu'est-ce que vous lui avez répondu?

LE COMÉDIEN. — Je lui ai répondu que je ferais tout ce qui vous ferait plaisir!

JACQUELINE. — Il ne doit pas comprendre, n'est-ce pas?

LE COMÉDIEN. — Non...

JACQUELINE. — Bien sûr, pauvre homme... Il a de telles idées sur la vie, sur le bonheur et sur l'amour!... Ah! Si vous l'entendiez parler du bonheur « conjugal »... Si vous saviez quel était son rêve à mon sujet... Ah ! Gardez-moi, dites, gardez-moi, je vous adore...

Elle se blottit dans ses bras, et le Comédien a le visage d'un homme qui se dit: « Histoire merveilleuse, mais en voilà une histoire! » Sonnerie du téléphone.

LE COMÉDIEN, prenant le récepteur. — Allô?... Oui... Bonjour! Oui!... Heu... Non!... Non!... Oui... Non... Non... Oui... Merci! Au revoir!... Quel homme charmant!

JACQUELINE. — Qui ça?

LE COMÉDIEN. — Tristan Bernard! C'est un être vraiment... (On sonne, puis on frappe.) Entrez!

LE VALET DE CHAMBRE. — M. Leclerc peut entrer?

JACQUELINE. — C'est l'auteur de la pièce que vous lisiez tout à l'heure?

LE COMÉDIEN. — Oui...
JACQUELINE. — Ah!
LE COMÉDIEN. — Tu veux le voir?...
JACQUELINE. — Oh! Oui...
LE COMÉDIEN. — Faites entrer...
Leclerc parait alors.
LECLERC. — Bonjour... Eh! Bien?
LE COMÉDIEN. — Magnifique... Je l'ai lue ce matin... La voilà... C'est une très belle pièce... Vous avez fait un pas de géant...
LECLERC. — Grâce à vous!... Vraiment, je vous le jure, grâce à vous! Je n'oublierai jamais ce que m'avez dit un soir dans votre loge... jamais!...
LE COMÉDIEN. — Je vous présente M. André Leclerc...
LECLERC. — Mademoiselle...
JACQUELINE. — Monsieur...
LECLERC. — Savez-vous ce que je faisais depuis trois ou quatre ans...
LE COMÉDIEN. — Vous faisiez les pièces des autres...
LECLERC. — Parfaitement! Et je ne m'en rendais pas compte! J'étais attiré par des sujets de pièces qui n'étaient pas pour moi! Et, ce qu'il y a de plus fort, c'est que je négligeais les miens!
LE COMÉDIEN. — Bien entendu!... C'est un mal connu en art, vous savez! Il y a des peintres qui passent leur vie entière à faire des paysages qui n'étaient pas faits pour eux!... Eh! Bien, cette pièce-là... elle est vraiment de vous!
LECLERC. — Est-ce que le public le comprendra?
LE COMÉDIEN. — Espérons-le!
LECLERC. — Vous le croyez assez intelligent pour...
LE COMÉDIEN. — Le public? Il est capable de tout... Il est capable de siffler un chef-d'œuvre et d'acclamer une stupidité... et le lendemain de goûter la chose la plus fine, la plus subtile du monde!
LECLERC. — Comment expliquez-vous cela?
LE COMÉDIEN. — Parce que c'est un être humain! Un être humain qui aurait toutes les qualités et tous les défauts de la race humaine. Malheureusement, la plupart des gens de théâtre qui croient le connaître ne connaissent que ses défauts... et ils les flattent! Il faut violer le public... et la grande difficulté c'est de les mettre tous d'accord! Nous allons y arriver!... Ah! Si on pouvait les dégoûter de tout ce qui nous dégoûte... du mensonge... du chiqué... de cette sensiblerie à l'eau de rose... bébête et surannée... de la fausse éloquence et de la fausse pitié et de toutes ces ordures galantes qui sont la honte d'un art comme le nôtre!... Enfin... essayons!... La fin du premier acte, charmante... charmante...
LECLERC. — Rien ne vous gêne!
LE COMÉDIEN. — Non! Non! Rien, c'est parfait!
LECLERC, à Jacqueline. — Vous avez fait un bon voyage, mademoiselle?
JACQUELINE. — Merci... oui...
LECLERC. — Vous savez que Bloch ne fait pas un sou avec la pièce qu'il joue et que nous allons entrer immédiatement en répétition.
LE COMÉDIEN. — Bravo!
LECLERC. — D'ailleurs, je pensais que Bloch serait chez vous...
LE COMÉDIEN. — Je l'attends. Je lui ai téléphoné ce matin que votre pièce me plaisait... et il m'a dit qu'il allait venir en sortant de table. (On entend la sonnette de la porte d'entrée.) Le voici... Faites entrer! (Il va pour ouvrir la porte à Bloch et c'est l'Acteur qui parait.) Tiens... bonjour...
L'ACTEUR. — Je ne vous dérange pas...
LE COMÉDIEN. — Du tout, mon cher, entrez!...
L'ACTEUR. — Bonjour...
LECLERC. — Bonjour...
L'ACTEUR. — Madame...
JACQUELINE. — Monsieur...
L'ACTEUR. — Je voudrais vous dire un mot...
LE COMÉDIEN. — Je vous en prie... (A Jacqueline.) Enfant chérie, montrez donc à Leclerc les photographies que nous regardions tout à l'heure, je crois qu'il ne les connaît pas... (Revenant à l'Acteur.) Je vous écoute...
L'ACTEUR. — Je sais qu'une pièce nouvelle de Leclerc va être mise en répétition... J'ai été voir Bloch ce matin, chez lui... et il m'a dit qu'il n'y avait pas de rôle pour moi! Or, je sais indirectement qu'il y a, au second acte, une silhouette d'homme du monde que je peux très bien jouer; je voudrais savoir exactement qui est contre moi... Si c'est l'auteur... je m'incline...
LE COMÉDIEN. — Demandez-le-lui...
L'ACTEUR. — Mon cher monsieur Leclerc...
LECLERC. — Quoi donc?
L'ACTEUR. — Je sais qu'il y a une silhouette d'homme du monde au second acte de votre prochaine pièce... Etes-vous opposé à ce que je joue ce rôle?
LECLERC. — Mais, mon cher, pas du tout...
L'ACTEUR, se tournant vers le Comédien. — Ah!... (Leclerc fait signe au Comédien qu'il ne veut de l'Acteur sous aucun prétexte.) Alors, pourquoi Bloch m'a-t-il répondu qu'il n'y avait rien pour moi dans la pièce?
LECLERC. — Peut-être a-t-il pensé que votre âge...
L'ACTEUR. — Mon âge? Quel âge a-t-il dans la pièce?
LECLERC. — Quarante-six ans!
L'ACTEUR. — Eh! Bien!... Avec des lorgnons, des moustaches et des guêtres... ça y est! J'ai joué Gaspard, des *Cloches*, ne l'oublions pas!... Je me vieillis comme je veux!... Tenez... (Il imite le vieillard.) et sans maquillage!
LECLERC. — Oui, seulement... voilà... d'après ce que dit Bloch... il vous trouve plutôt un peu trop marqué pour le personnage...
L'ACTEUR. — Ça, alors, c'est idiot! Trop marqué?... Je peux avoir l'air d'un gosse, si je veux!... Et bien simplement, avec un veston trop court et le rouge sur les sourcils!... Comme ça... tenez!... (Il fait le jeune homme.) La jeunesse en scène, c'est une question de sourcils... Est-ce vrai?
LE COMÉDIEN. — Absolument...
L'ACTEUR. — Ah! (Au Comédien.) Voulez-vous que je vous dise... il y a une conspiration contre moi...
LE COMÉDIEN. — Non...
L'ACTEUR. — Si!... Et pas seulement chez Bloch... dans tous les théâtres de Paris!
LE COMÉDIEN. — Mais non... mais non...
L'ACTEUR. — Alors, comment expliquez-vous ce qui se passe? Il m'arrive parfois de rester six mois sans jouer!... Pourquoi? Expliquez-le-moi.
LE COMÉDIEN. — Vous n'allez pas me croire?
L'ACTEUR. — Si!... Dites?... Pourquoi?
LE COMÉDIEN. — Parce que vous jouez la comédie d'une drôle de façon...
L'ACTEUR. — D'une drôle de façon?
LE COMÉDIEN. — Oui, d'une façon que vous croyez drôle... et qui n'est, je crois, qu'une drôle de façon de jouer la comédie!

ACTE III

Sur le plateau. Sont en scène : Jacqueline, l'auteur, l'acteur, Mlle Simonest et le régisseur. Pas de décor, des bancs, des tables, des chaises de répétition et seulement quatre lampes à la herse.

Le régisseur, faisant office de souffleur, est derrière une petite table à droite. L'acteur et Jacqueline sont en train de répéter. Mlle Simonest est assise au fond sur un banc. Le comédien est dans la salle, l'auteur est assis à gauche, à l'avant-scène.

L'ACTEUR, qui répète et continue. — ...*l'organisateur des pique-niques qui retourne les manches de son veston et qui se met du noir sur le nez pour faire rire de bons amis... Celui-là vous le connaissez... mais...* heu...

LE RÉGISSEUR. — *L'autre, l'homme de cœur...*

L'ACTEUR. — Comment?

LECLERC et LE RÉGISSEUR. — *L'autre, l'homme de cœur...*

L'ACTEUR. — Ah! oui... C'est drôle, hein? ces absences qu'on a!... On joue une pièce cent fois, deux cents fois sans un défaut de mémoire... on cesse de la jouer quinze jours... et crac! on ne sait plus... C'est curieux!... Allons-y!... Pardon, mademoiselle... (Reprenant.) ...*celui-là, vous le connaissez, mais l'autre, l'homme de cœur, qui n'hésite jamais lorsque se trouve en jeu le bonheur de ceux qu'il aime... celui-là, vous ne le connaissez pas... Permettez-moi de vous le présenter.*

LE COMÉDIEN, de la salle. — Mais regardez-la donc, nom d'un chien, en disant ça!

L'ACTEUR. — Que je la regarde?

LE COMÉDIEN. — Mais, évidemment, voyons!... Vous dites: *Permettez-moi de vous le présenter!...* Ne vous présentez pas au public!

L'ACTEUR. — Vous savez mieux que personne qu'une tirade ne rapporte que si on la termine de face!

LE COMÉDIEN. — Qu'est-ce qu'elle vous rapporte donc, mon Dieu, cette tirade!

L'ACTEUR. — Elle me rapporte l'approbation du public!

LE COMÉDIEN. — Mais ne croyez donc pas ça!... Ce sont des choses qui ne se font plus depuis quarante ans!... Ce dernier acte n'est déjà pas... enfin... il faut le sauver à tout prix.

L'ACTEUR. — Je fais tout ce que je peux pour ça!... Comment, voilà un rôle que j'ai joué pendant trois mois, dans lequel j'ai eu un très grand succès, et, tandis que nous faisons un raccord pour mademoiselle qui reprend le rôle de Madeleine... voilà que c'est à moi qu'on fait les observations! Ah! non! (Un temps très long. Puis il reprend.) ... *à se jeter au feu lorsque se trouve en jeu le bonheur de ceux qu'il aime, celui-là vous ne le connaissez pas. Permettez-moi de vous le présenter.*

JACQUELINE, lui tendant la main. — *Mon cher ami!...*

L'ACTEUR. — *Avant cinq heures, vous m'entendez, j'aurai découvert l'endroit où elle se cache cette vipère et, quand le diable y serait...* Est-ce que je peux regarder la salle pour dire : ...*quand le diable y serait...*

Le Comédien ne lui répond pas.

LECLERC. — Allez! Allez! mon vieux!

JACQUELINE, répétant. — *Ecoutez... c'est lui!*

LE COMÉDIEN. — Reprenons!

JACQUELINE. — Comment cela a-t-il été?

LE COMÉDIEN. — Délicieusement... Seulement, il faut que cela soit mieux encore. Alors, on va recommencer! Tu n'es pas fatiguée?

JACQUELINE. — Oh! Non...

LE COMÉDIEN. — Bravo!

LECLERC. — Vous êtes charmante, mademoiselle...

JACQUELINE. — Merci, monsieur!

LECLERC. — Ça vous plaît toujours?

JACQUELINE. — Oh!

LECLERC, au Comédien. — Délicieuse! Elle est délicieuse, n'est-ce pas?

LE COMÉDIEN. — Je vous demande pardon, Simonest, de faire reprendre...

Mlle SIMONEST. — Oh! je vous en prie... et j'envie mademoiselle... Les conseils que vous lui donnez sont admirables!

LE COMÉDIEN. — Merci. Allons-y. (Ils reprennent leurs places. Ils répètent. L'Acteur fait semblant d'entrer.) Fermez votre porte.

L'ACTEUR. — Quoi?

LE COMÉDIEN. — Fermez votre porte.

L'Acteur recommence son mouvement et fait semblant de fermer une porte.

JACQUELINE. — *Ah! c'est vous...*

LE COMÉDIEN. — Non!

JACQUELINE. — Si, c'est ça que je dis...

LE COMÉDIEN. — Oui, mais ce n'est pas comme ça qu'il faut le dire! Il faut que, pendant une seconde avant de le dire, tu supposes que c'est moi qui suis entré. Ensuite tu te retournes, tu le vois et tu dis : *Ah! c'est vous!* Comme si tu disais : *Ah! ce n'est pas vous!*

JACQUELINE. — J'ai compris!

L'Acteur de nouveau fait semblant d'entrer.

JACQUELINE. — *Ah! c'est vous!...*

LE COMÉDIEN. — Un peu trop!... Tu peux t'en foutre, mais pas à ce point-là...

JACQUELINE. — Bon! Bon! Bon, j'ai compris...

L'Acteur recommence.

JACQUELINE. — *Ah! c'est vous...*

LE COMÉDIEN. — Très bien!

JACQUELINE. — Merci.

Elle se lève et vient à l'avant-scène.

LE COMÉDIEN. — Continue, continue... pourquoi te lèves-tu?

JACQUELINE. — Pour vous remercier de m'avoir dit que c'était très bien.

LE COMÉDIEN. — Tu es gentille, mais il ne faut pas t'interrompre... Continuez.

L'ACTEUR. — *Oui!... Eh bien, quelles nouvelles?...*

JACQUELINE. — *Aucune!*

L'ACTEUR. — *Vous êtes-vous un peu reposée?*

JACQUELINE. — *Reposée? Mais, mon ami, je n'ai pas quitté ce divan pour ne pas quitter ce téléphone...* Où sera-t-il?

TOUS, désignant la table. — Là...

JACQUELINE. — Bon, merci!... *J'attends, j'attends*

depuis des heures, de longues et mortelles heures, les yeux stupidement fixés sur cet appareil... j'attends comme une folle, comme une folle que je suis, vous entendez!

L'ACTEUR. — *Du calme, du calme, je vous en prie!*

JACQUELINE. — *Du calme!... On me demande à présent du calme!... On m'a demandé de la patience, on m'a demandé du courage... on m'a demandé du sang-froid... on m'a tout demandé, je le croyais du moins... car il restait encore à me demander du calme... et c'est vous, vous, mon ami, qui me le demandez!*

LE COMÉDIEN. — Mon chéri, si tu le disais comme ça, on ne t'entendrait pas!... Il faut que tu parles plus fort!... reprends à *on m'a tout demandé...*

JACQUELINE, criant. — *On m'a tout demandé... je le croyais du moins...*

LE COMÉDIEN. — Non, non, tu cries!... Parle plus fort, mais ne crie pas...

JACQUELINE. — Pardon! *On m'a tout demandé... je le croyais du moins.*

LE COMÉDIEN. — Mais ne crie pas, voyons, mon chéri!... Tu peux bien parler fort sans crier... Essaie, va!...

JACQUELINE, pleunichant. — *On m'a tout demandé... je le croyais du moins...*

LE COMÉDIEN. — Qu'est-ce que tu as?... Pourquoi pleures-tu?

JACQUELINE. — A cause de votre voix...

LE COMÉDIEN. — Ma voix? qu'est-ce qu'elle a, ma voix?

JACQUELINE. — Elle est méchante...

LE COMÉDIEN. — Mais non, mon chéri... seulement malgré soi on s'énerve... excuse-moi, va, continue!

JACQUELINE. — *Je le croyais du moins... car il restait encore à me demander du calme.*

LE COMÉDIEN. — N'en fais pas trop... tu parles faux!

L'ACTEUR. — Nonnn...

LE COMÉDIEN. — Siii!

JACQUELINE. — J'ai parlé faux?

LE COMÉDIEN. — Un peu, oui!... Ne t'affole pas... mais fais-y bien attention... c'est un défaut abominable!

JACQUELINE. — Alors, on peut parler faux comme on chante faux?

LE COMÉDIEN. — Oui. Et, dès qu'on se met à chanter en parlant, on parle faux!

BLOCH, du fond de la salle. — Cher ami?

LE COMÉDIEN. — Quoi donc?

BLOCH. — Il y a huit mille quatre cents de location!... Bonjour, mademoiselle...

JACQUELINE. — Bonjour, monsieur.

BLOCH. — Travaillez bien, à tout de suite!

Il disparaît.

JACQUELINE. — C'est beau, huit mille quatre cents francs?

LE COMÉDIEN. — De location, je te crois! Continuez!

JACQUELINE. — *On m'a tout demandé... je le croyais du moins... car il restait encore à me demander du calme! Et c'est vous, vous mon ami, qui me le demandez!*

L'ACTEUR. — *Oui, je vous le demande de toute ma vieille affection! Madeleine, regardez-moi bien en face... Vous savez que jamais je ne vous ai menti... Eh! bien, sur mon honneur, je vous jure qu'avant cinq heures, vous aurez la réponse... dussé-je...*

JACQUELINE. — *Quoi?*

L'ACTEUR. — *Ayez confiance!*

JACQUELINE. — *Qu'allez-vous faire?*

L'ACTEUR. — *Mon devoir!... Je vais agir avec la froideur d'un homme déterminé!... Il y a deux êtres en moi... vous n'en connaissez qu'un! Le bon garçon frivole et léger, le boute-en-train, l'organisateur des pique-niques qui retourne les manches de son veston et qui se met du noir sur le nez pour faire rire de bons amis... celui-là vous le connaissez... mais l'autre, l'homme de cœur qui n'hésite jamais lorsque se trouve en jeu le bonheur de ceux qu'il aime... celui-là vous ne le connaissez pas... permettez-moi de vous le présenter!*

JACQUELINE. — *Mon cher ami...*

Elle lui tend la main.

L'ACTEUR. — *Avant cinq heures, vous m'entendez, j'aurai découvert l'endroit où elle se cache, cette vipère... et quand le diable y serait...*

JACQUELINE. — *Ecoutez... c'est lui!*

LE COMÉDIEN. — Je monte...

Il quitte la salle.

LECLERC. — C'est extraordinaire, mademoiselle, ce que vous faites... (A Simonest.) c'est vrai, pour quelqu'un qui joue la comédie pour la première fois.

L'ACTEUR. — Le principal c'est que vous ne vous énerviez pas...

Mlle SIMONEST. — Mademoiselle, écoutez-moi. Le principal, c'est que vous vous mettiez dans la peau de votre personnage...

L'ACTEUR. — Reposez-vous sur nous... Nous sommes là... et nous vous soutenons... Vous comprenez...

JACQUELINE. — Oui...

LE RÉGISSEUR. — Non! Le principal, surtout c'est d'être bien à son aise! Il ne faut pas s'en faire! Il faut bien partir de ce principe que le public ne voit que ce qu'on lui fait voir!... Tenez, moi qui vous parle, j'ai doublé le père Baron un soir, à Dijon... et je ne savais pas un mot de mon rôle... j'ai pris tout au souffleur... On a fini une heure plus tard... mais je n'ai pas raté un effet! Ma petite, croyez-moi bien, le public c'est une gourde, il faut s'en foutre... parce quand on se fout du public...

LE COMÉDIEN, arrivant sur le plateau. — Quand on se fout du public on est indigne de faire ce métier-là. En voilà des boniments et des bêtises! Et c'est vous qui dites ça, vous qui vous maquillez jusque derrière la nuque pour jouer un valet de chambre, vous qui tremblez de trac et de plaisir quand vous avez deux mots à dire dans une pièce... vous qui êtes la conscience même, vous qui adorez votre métier... vous êtes persuadé que vous vous fichez du public!... Allons-y!

Il remonte au fond.

JACQUELINE. — *C'est lui!*

Elle se dresse. Un temps. Le Comédien fait semblant d'entrer.

JACQUELINE ET L'ACTEUR. — *Eh! Bien?*

LE COMÉDIEN. — *Je les tiens!*

JACQUELINE ET L'ACTEUR. — *Ah!*

Elle va contre lui et se blottit dans ses bras tandis que l'Acteur lui serre la main.

L'ACTEUR. — *Vous l'avez vue?*

LE COMÉDIEN. — *Je l'attends!*

JACQUELINE. — *Mon aimé!*

LE COMÉDIEN. — *Lutter pendant vingt ans contre la destinée... à chaque étape de sa vie voir dresser*

devant soi une barrière nouvelle... la franchir... faire fortune franc par franc... tout perdre en un seul jour... et tout reconquérir. Surmonter tous les obstacles, rompre toutes les chaînes, aplanir toutes les difficultés, déjouer toutes les trahisons, démasquer les coupables, punir les lâchetés, venger les innocents, affronter les périls, courir tous les dangers... ne connaître jamais nulle force supérieure à la sienne... et se sentir soudain le jouet d'une femme!

Pendant toute cette tirade l'Acteur n'a cessé de faire des « Oh! » des « Ah! ».

LE COMÉDIEN. — Ça ne vous gêne pas que je parle pendant que vous faites tout ça? Non?

L'ACTEUR. — Pendant que je fais quoi?

LE COMÉDIEN. — Tous ces bruits-là... « Ah!... Oh!... Hum!... Rrr! » Ça n'a pas de sens...

L'ACTEUR. — Je vous demande pardon... ça a un sens... Il faut que mon personnage s'intéresse à tout ce que vous dites.

LE COMÉDIEN. — Oui... mon ami, mais intéressez-vous en silence, ne faites pas de bruit... ça m'agace! *Se sentir soudain le jouet d'une femme! Mais je la tiens!*

L'ACTEUR. — *Mon grand ami!*

LE COMÉDIEN, à Jacqueline. — *Tes chers yeux qui sont faits pour sourire n'auront plus désormais ce regard apeuré!... Je te veux claire et gaie... je veux que notre vie soit un enchantement perpétuel!...* (A l'Acteur.) Qu'est-ce que vous faites?

L'ACTEUR. — Je pleure!

LE COMÉDIEN. — Pourquoi?

L'ACTEUR. — Parce que je suis ému de ce que vous lui dites!

LE COMÉDIEN. — Mais non... en voilà une idée! Vous avez toujours fait ça?

L'ACTEUR. — Toujours!

LE COMÉDIEN. — Je me demandais aussi ce que vous me faisiez dans le dos! C'était ça!... C'est bien inutile!

L'ACTEUR. — Ce que les autres font est toujours inutile!

LE COMÉDIEN. — *Lorsque j'aurai dompté cette bête féroce, mon cœur libre d'aimer t'apportera la joie que tu mérites et l'ivresse d'un bonheur largement payé par une angoisse que je n'ai pas eu le pouvoir d'abréger jusqu'ici, mais dont du moins, si j'en puis détester la cause... il ne m'est pas interdit de bénir les effets puisqu'ils m'apportent concurremment le témoignage de ton amour et la certitude d'une puissance morale que rien ne saurait ébranler désormais!... Tout à l'heure à la Bourse l'émotion était grande... mais depuis j'ai vu le ministre!*

JACQUELINE. — *Tu l'as vu?*

LE COMÉDIEN. — *Je sors de chez lui!... Si les choses se passent... comme elles se passeront... j'estime que demain elles monteront à 1.210... Sauvé!*

JACQUELINE. — *Ah ça! mais c'est un monstre, cette femme?*

LE COMÉDIEN. — *Oui!*

JACQUELINE. — *Elle a pour elle la jeunesse, la grâce et la fortune... et elle est aimée! N'est-ce donc point suffisant et, dans le bonheur qui lui est dévolu, ne trouve-t-elle pas assez de félicité pour qu'il lui faille rechercher dans la destruction du bonheur des autres cette volupté mauvaise qui fait ses yeux si noirs et qui glace son cœur!*

L'ACTEUR. — Bravo!

LE COMÉDIEN. — *Chère âme; elle ne comprend pas... elle, dont tous les sentiments sont purs!... Voulez-vous me rendre un service, mon ami?*

L'ACTEUR. — *De grand cœur!*

LE COMÉDIEN. — *Merci!* (Il s'assied.) *Allez au ministère... faites passer votre carte à Fourien... je sais qu'il vous recevra. S'il est seul, mettez-le au courant de ce qui se passe... sinon, ne prononcez pas une parole et remettez-lui cette lettre.* (Pendant qu'il parlait il a fait semblant d'écrire quelques lignes sur une feuille de papier qu'il fait semblant de glisser à présent sous enveloppe.) *Qu'il y réponde par un « Oui » ou par un « Non »... puis téléphonez-moi!* (Frappant la table d'un grand coup de poing.) *Je les tiens tous les deux!... Allez!*

L'ACTEUR. — *A tout à l'heure!*

JACQUELINE. — *A tout à l'heure!*

L'ACTEUR. — *Les crapules n'ont qu'à bien se tenir quand les braves gens s'occupent d'eux!... Ah! tenez, je vous invite à dîner ce soir... et nous boirons du champagne à la santé... du prochain ministère!...*

Il sort.

LE COMÉDIEN. — *Brave cœur, celui-là.* Mais il oublie toujours sa porte.

L'ACTEUR. — Pardon!

LE COMÉDIEN. — Tu passes!

JACQUELINE. — *Tu passes!*

LE COMÉDIEN. — Non! non! tu passes!

JACQUELINE. — Ah! oui.

LE COMÉDIEN. — *Ah! les imbéciles... ils ont voulu te faire du mal... ils vont voir!...*

JACQUELINE. — *Mon bon géant, pas de colère... notre bonheur n'est pas de ceux qu'on peut détruire! Il est plus beau, plus fort que tout! et tu es bien persuadé, n'est-ce pas, mon grand aimé, que, quelle que soit l'issue du drame qui va se jouer, ma vie est toute à toi? Tu es sûr, dis-moi, que je saurai supporter avec toi la misère s'il le faut!... Cette nuit, figure-toi, je nous ai vus pauvres tous les deux, je nous ai vus dans un appartement tout petit... toi travaillant, et moi, m'occupant du ménage! Un bon feu de bois crépitait dans la cheminée... la tasse de café était près de toi!*

Pendant cette tirade, qu'elle ne dit pas très bien, l'Acteur a fait des signes à l'Auteur et il est venu près de lui; ils se mettent à parler bas.

LE COMÉDIEN. — Ah! non...

L'ACTEUR. — Quoi?...

LE COMÉDIEN. — Du silence, s'il vous plaît. Reprends.

JACQUELINE. — *Ta tasse de café était près de toi... ton beau visage sous la lampe était calme et, de temps à autre, tu levais vers les miens tes yeux pleins de douceur!... Et puis, je nous voyais vieillir dans la tendresse et dans la paix!... Je te jure qu'à force d'amour, si ce malheur nous arrivait, nous serions très heureux.*

LE RÉGISSEUR, soufflant. — *Chère, très chère petite...*

LE COMÉDIEN. — Oui, oui, je sais... *Chère, très chère petite, je t'aime.*

JACQUELINE. — *Oh! ce mot... comme tu le dis!*

LE COMÉDIEN. — *De toute mon âme!... Alors, si le malheur arrivait... tu serais la même...*

JACQUELINE. — *Exactement!*

LE COMÉDIEN. — *Pauvre?...*

JACQUELINE. — *Ruiné!...*

LE COMÉDIEN. — *Déchu...?*

JACQUELINE. — *Tombé...*

LE COMÉDIEN. — *Flétri...?*

JACQUELINE. — *Honni!*

LE COMÉDIEN. — *Souillé...?*

JACQUELINE. — *Taré...*

LE COMÉDIEN. — *Vieilli...?*

JACQUELINE. — *La même... tu me verrais toujours la même.*

Le régisseur fait : Ding! Ding!

LE COMÉDIEN. — *On a sonné! Va... laisse-moi...*

JACQUELINE. — *Même éloignée de toi, mon cœur est près du tien!*

Elle s'en va et va s'asseoir au fond sur un banc.

LECLERC. — Admirable! (Bas au Comédien.) Vous croyez que ça ira?

LE COMÉDIEN. — Heu?... Oui... Si elle joue comme ça ce soir, ça ira. Il ne faut pas qu'elle perde la tête, voilà tout. (A Mlle Simonest.) A vous, Simonest.

Mlle SIMONEST. — Pour la mémoire.

LE COMÉDIEN. — Non! non! marchons!

Mlle Simonest fait semblant de frapper à une porte.

LE COMÉDIEN. — *Entrez.*

Mlle SIMONEST. — *Eh bien! Vous voyez que je n'ai pas peur!*

LE COMÉDIEN. — *Misérable!*

Mlle SIMONEST. — *Bandit!* (Le Comédien a un mouvement de rage.) *Quoi? Vous voulez encore essayer de me tuer? Attendez au moins que les premières cicatrices que vous m'avez faites soient effacées!... Je porte encore à la nuque la trace de vos ongles... lion superbe et généreux!... Généreux, hum... pas très... superbe, vous l'étiez! Et vous l'êtes encore, ma foi, quand la colère crispe vos larges mains d'ancien ouvrier!... Mais mon temps est précieux... parlons sérieusement... Donc, vous vouliez me voir? Hein... Vous aviez à me parler?... Dites? quoi... vous ne répondez pas?...*

LE COMÉDIEN. — *Non, pas encore... j'attends!*

Mlle SIMONEST. — *Vous attendez?*

LE COMÉDIEN. — *Oui...*

Mlle SIMONEST. — *Quoi?*

LE COMÉDIEN. — *La réponse! La réponse de Fourien!...* (Elle a un mouvement.) *Si vous faites un pas... je tire!* (Il fait semblant de sortir de sa poche un revolver.) *Je vous tiens tous les deux, cette crapule et vous!... Alors, tu trahissais?... Alors, tu trahissais?... Cherche bien, va! tu peux chercher... tu ne trouveras pas, va... le salut t'échappe, c'est fini! Deux ans, c'est bien assez, voyons... et tu as eu le temps d'en mettre un peu de côté, je pense... tu es à l'abri maintenant... et tu vas pouvoir te retirer en province afin d'y vivre honnêtement!... Ah! je vous vois d'ici, les cheveux grisonnants, prenant de l'embonpoint et le dimanche offrant le pain bénit! Parce que vous comprenez bien que Paris, désormais, pour vous, c'est bouclé!... Vous devriez signer tout de suite, croyez-moi... tenez.* (Il fouille dans l'une de ses poches et fait semblant d'en sortir une feuille de papier.) *Signez donc... allez, vous vous faites du mal en ce moment... et avouez, n'est-ce pas, que vous mourez d'envie de casser quelque chose?...* (Le régisseur imite la sonnerie du téléphone.) *Allô... Oui, c'est moi... Eh! Bien?... Ah!... Formellement?... Merci!* (Il fait semblant de raccrocher le récepteur.) *C'est fait, Fourien accepte!*

Mlle SIMONEST, terrassée. — *Donnez...*

Elle tend la main vers la feuille de papier imaginaire.

LE COMÉDIEN. — *Ah! non, pas si vite... Laissez-moi vous regarder pendant quelques secondes!... C'est effrayant ce qu'on peut changer de figure en cinq minutes... Quand on songe à l'orgueilleuse créature qui est entrée ici tout à l'heure... et qu'on regarde cette pauvre chose anéantie... vraiment, c'est effrayant!*

Mlle SIMONEST. — *Donnez, donnez, donnez!*

LE COMÉDIEN. — *Ah! comme elle a envie de signer, maintenant! Ainsi, cette misérable chose que j'ai devant les yeux... c'est toi! Toi, que j'ai adorée, pour qui j'aurais donné ma vie... criminelle et lâche... voilà ce que tu es devenue... toi!...*

Mlle SIMONEST. — *Donne, donne, donne!...*

LE COMÉDIEN. — *Il te semble sans doute qu'après avoir avoué, tes remords seront moins lourds...*

Mlle SIMONEST. — *Oui, oui, oui...*

LE COMÉDIEN. — *Eh bien, tu signeras à genoux...*

Mlle SIMONEST. — *Ah! ça, jamais!*

LE COMÉDIEN. — *A genoux!... Tu as trahi, à genoux! Tu as sali notre passé, à genoux!... Tu as voulu détruire mon bonheur... à genoux.* (Elle tombe à genoux.) Je ne vous ai pas fait mal?

Mlle SIMONEST. — Non, pas du tout.

LE COMÉDIEN. — *Signe, à présent!*

Il fait semblant de lui présenter un porte-plume et une feuille de papier. Pendant ces dernières répliques un machiniste, de loin, fait signe au régisseur de venir.

LE RÉGISSEUR. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMÉDIEN. — Oh! Mon vieux, nous répétons. (Le régisseur sort sur la pointe des pieds.) *Signez!*

Un temps. Elle fait semblant de signer et elle se relève en larmes.

Mlle SIMONEST. — *Eh! Bien, maintenant que j'ai signé, tu sauras toute la vérité... Je me suis fait rouler par Fourien.*

LE COMÉDIEN. — *Allons donc!*

Mlle SIMONEST. — *Comme je m'étais fait rouler par les autres... et, quoi que tu penses, je n'ai pas su retirer le plus petit bénéfice de ma vengeance et de mon infamie!... Je n'ai même pas de quoi vivre! Sais-tu pourquoi je sors en taille?... C'est parce que je n'ai pas de manteau à me mettre... quant à mon collier de perles, tiens... vois, je ne l'ai plus... et quant à mes bagues... regarde...*

LE COMÉDIEN. — Ma petite Simonest, vous seriez bien gentille de ne pas me fourrer vos mains sous le nez, vous avez l'air de me les faire sentir. Montrez-moi vos mains, comme ça... Je voulais toujours vous le dire... Je vous demande pardon... reprenez : *Quant à mon collier...*

Elle reprend et enchaîne.

Mlle SIMONEST. — *Quant à mon collier de perles, tiens... vois, je ne l'ai plus... et quant à mes bagues... regarde... Je les ai vendues!... Mais je ne demande rien... je veux refaire ma vie... honnêtement... et, dès demain, j'entrerai dans une usine!...*

Il faut que l'artiste qui joue le rôle de Mlle Simonest porte à cet acte un manteau de fourrure. Il faut qu'elle ait un collier et un sautoir de perles et plusieurs bagues aux mains.

LE COMÉDIEN. — *Ah! Je voudrais pouvoir te plaindre... mais je ne peux pas. Le dégoût qui me serre à la gorge ne laisse pas passer les mots de miséricorde!... Va-t'en... va-t'en... va-t'en!...* (Elle s'en va. Il fait semblant de refermer la porte derrière elle.) *Madeleine... tu es à moi!* Très bien, Simonest, très bien... mieux... (A l'Auteur.) Ce n'est pas le rôle de la comtesse qu'il faut lui faire jouer dans la prochaine, c'est le rôle de Janine, sans hésiter!...

LECLERC. — N'est-ce pas?

LE COMÉDIEN. — Ah! Oui...
LE RÉGISSEUR, au Comédien. — C'est fait...
LE COMÉDIEN. — Parfait!... Allez lui montrer... Petite, va avec Lemaire...
JACQUELINE. — Où ça?
LE COMÉDIEN. — Fais ce que je te dis!
LE RÉGISSEUR. — Passez, mademoiselle!

Ils remontent tous les deux et s'en vont.

LECLERC. — Où vont-ils?
LE COMÉDIEN. — J'avais demandé à Bloch de faire faire une communication entre nos deux loges... et cela vient d'être fini!
LECLERC. — Ah!...
LE COMÉDIEN. — Oui!...
LECLERC. — Alors... c'est le grand amour?
LE COMÉDIEN. — Sait-on jamais!
LECLERC. — En tout cas, vous n'êtes plus le même.
LE COMÉDIEN. — Dame! C'est tellement autre chose. Ainsi, jamais cette idée ne m'était venue de faire communiquer ma loge avec une autre loge. (Il remonte au fond.) Très bien! Simonest, très bien!
Mlle SIMONEST. — Et alors?
LE COMÉDIEN. — Jouons donc la comédie ensemble, c'est bien plus amusant.
Mlle SIMONEST. — Ça n'empêche pas...
LE COMÉDIEN. — Hé! hé!
Mlle SIMONEST. — A tout à l'heure!
LE COMÉDIEN. — A tout à l'heure! (A l'Auteur qui faisait mine de partir avec Mlle Simonest.) Leclerc, restez donc, j'ai quelque chose à vous dire pour le troisième acte.
LECLERC. — Quoi donc?
LE COMÉDIEN. — C'est à propos de... attendez, ça va me revenir.
LECLERC. — Vous n'êtes pas inquiet pour ce soir?
LE COMÉDIEN. — Non... et vous?
LECLERC. — Oh! Moi... j'ai confiance en vous!
LE COMÉDIEN. — Vous n'avez pas l'impression que...
LECLERC. — J'ai l'impression qu'avec un homme comme vous, tout peut se faire...
BLOCH, de la salle. — Cher ami, je vous envoie sur la scène quelqu'un qui veut vous voir et qui n'ose pas entrer.
LE COMÉDIEN, à Maillard qui entre. — Ah! C'est toi. (A Leclerc.) Restez, Leclerc, restez! (A Maillard.) Bonjour!...
MAILLARD. — Elle n'est pas là?
LE COMÉDIEN. — Non, elle est là-haut...
MAILLARD. — J'ai reçu seulement ta lettre ce matin... elle m'apporte une nouvelle bouleversante...
LE COMÉDIEN. — Oui... mais c'était, je crois, la seule solution! Hein! Franchement, sagement?
MAILLARD. — Il me semble que nous sommes tellement loin, vois-tu, de ce qu'on est convenu d'appeler ordinairement la sagesse.
LE COMÉDIEN. — Vraiment?...
MAILLARD. — Oui!... Et tu ne t'en rends certainement pas compte! Vous devez avoir le sens moral déplacé... par cette existence si curieuse... que vous menez! Quelle atmosphère sinistre...
LE COMÉDIEN. — C'est là que nous préparons votre plaisir!
MAILLARD. — Moi qui ne suis pas timide, je me sens tout gêné!
LE COMÉDIEN. — Ta place est là dedans...

Il lui montre la salle.

MAILLARD. — Mon Dieu! Que tout cela est étrange!...
LE COMÉDIEN. — Tu ne trouves pas que c'est très beau?
MAILLARD. — Non... et quand je pense que cette petite va passer désormais sa vie devant ce gouffre noir...
LE COMÉDIEN. — Si tu savais comme il est beau, ce gouffre, quand il est plein de monde et qu'il est éclairé!... Parfois, vers quarante ans, on pense qu'un jour on se retirera et qu'on donnera sa représentation d'adieux... mais, à cinquante ans, on n'y pense plus... et à soixante ans on ne veut même pas en entendre parler... On ne peut quitter ça, c'est impossible. Moi, j'en suis sûr, il faudra qu'on me chasse!... Nous avons le sens moral déplacé, tu comprends... Nous aimons notre métier, nous autres... Vous autres, vous prenez des métiers... nous, nous avons un métier qui nous prend...
MAILLARD. — Oui... seulement nous, nous ne cherchons pas à plaire aux jeunes filles de vingt ans quand nous en avons cinquante!
LE COMÉDIEN. — Vous préférez les prendre de force!
MAILLARD. — Oh! Tais-toi!
LE COMÉDIEN. — File, si tu ne veux pas la voir...
MAILLARD. — Oui...
LE COMÉDIEN. — Tu as pris un fauteuil?
MAILLARD. — J'ai loué une baignoire...
LE COMÉDIEN. — A tout à l'heure...
MAILLARD. — Tu vas l'épouser, dis?
LE COMÉDIEN. — L'épouser! Je ferai ce qu'il me dira...
MAILLARD. — Qui?
LE COMÉDIEN, montrant la salle. — Lui!
MAILLARD. — Qui, lui?
LE COMÉDIEN. — Le public!
MAILLARD. — Esclave!
LE COMÉDIEN. — Oui, mais quel maître!

Ils remontent, et Maillard s'en va au moment où le régisseur reparait.

LE RÉGISSEUR, à Maillard. — Par ici, monsieur. (Au Comédien.) Ah! Ce qu'elle est heureuse!
LE COMÉDIEN. — Tant mieux!
BLOCH, dans la salle. — Dites donc, vous savez qu'il est sept heures...
LE COMÉDIEN. — Il faut aller dîner...
BLOCH. — Est-ce que ça va, la petite?
LE COMÉDIEN. — Si elle récite son rôle... ça ira!... Il ne faut pas qu'elle essaye de le jouer, voilà tout! (A Leclerc.) Vous, filez maintenant?
LECLERC. — Vous aviez quelque chose à me dire?
LE COMÉDIEN. — Heu... ça me reviendra. A ce soir!
LECLERC. — A ce soir.
JACQUELINE, entrant. — Oh! merci... merci... merci!
LE COMÉDIEN. — C'est bien?
JACQUELINE. — Oh! C'est admirable... et puis je sais que vous ne l'aviez jamais fait... et les belles fleurs, là-haut?
LE COMÉDIEN. — Elles sont déjà là?
JACQUELINE. — Oui... et elle sont splendides!

On apporte un grand carton.

LE RÉGISSEUR. — Mademoiselle, on vient d'apporter vos robes...
JACQUELINE. — Oh! Montrez... montrez... Je ne croyais pas, vous savez, qu'elles seraient faites pour ce soir... il n'y a que Paris pour ça...

LE COMÉDIEN. — Pour bien des choses, oui, il n'y a que Paris!
BLOCH. — Est-elle contente, mon Dieu! Dites donc, à propos?
LE COMÉDIEN. — Cher ami?
BLOCH. — Qu'est-ce qu'il faut que je lui donne?
LE COMÉDIEN. — Comme quoi?
BLOCH. — Comme cachet?
LE COMÉDIEN. — Ah... je n'y avais pas pensé...
BLOCH. — Hein? Combien?
LE COMÉDIEN. — Heu... fixez ça vous-même!
BLOCH. — Cent cinquante francs... c'est bien?
LE COMÉDIEN. — C'est magnifique...
BLOCH. — Bon... Mademoiselle?...
JACQUELINE. — Monsieur?
BLOCH. — D'abord, ces robes, je vous les offre...
JACQUELINE. — Oh!...
BLOCH. — Oui.. (A voix basse.) et puis, voulez-vous accepter cent francs par représentation?
JACQUELINE. — Oh! Cent francs... oh! merci, monsieur!
BLOCH. — Alors, chut!
LE COMÉDIEN. — On va lui montrer la rampe pour qu'elle se rende compte...! Electricien... donnez-nous la rampe un instant... (La rampe s'allume tout à coup.)
JACQUELINE. — Oh...
LE COMÉDIEN. — Voilà!... Coupez!... Merci... (La rampe s'éteint.) Et maintenant, veux-tu qu'on fasse notre scène... rapidement?
JACQUELINE. — Oh! Oui, avec plaisir.
BLOCH. — Je vous laisse. (Il s'en va.)
LE COMÉDIEN. — Dès qu'on se met à travailler, il s'en va. Prenons à : *Chère, très chère petite, je t'aime.*
JACQUELINE. — *Ce mot, comme tu le dis...*
LE COMÉDIEN. — *De toute mon âme! Alors, si le malheur arrivait, tu serais la même?*
JACQUELINE. — *Exactement.*
LE COMÉDIEN. — *Pauvre?*
JACQUELINE. — *Ruiné!*
LE COMÉDIEN. — *Déchu?*
JACQUELINE. — *Tombé!*
LE COMÉDIEN. — *Flétri?*
JACQUELINE. — *Honni!*
LE COMÉDIEN. — *Souillé?*
JACQUELINE. — *Taré!*
LE COMÉDIEN. — *Vieilli?*
JACQUELINE. — *La même! tu me verras toujours la même.*
LE COMÉDIEN. — Reprenons! *Chère, très chère petite, je t'aime!*
JACQUELINE. — *Ce mot, comme tu le dis.*
LE COMÉDIEN. — *De toute mon âme. Alors, si le malheur arrivait, tu serais la même?*
JACQUELINE. — *Exactement.*
LE COMÉDIEN. — *Pauvre?*
JACQUELINE. — *Ruiné!*
LE COMÉDIEN. — *Déchu?*
JACQUELINE. — *Tombé!*
LE COMÉDIEN. — *Flétri?*
JACQUELINE. — *Honni!*
LE RÉGISSEUR. — *Souillé?*
LE COMÉDIEN. — Oui, je sais. Qu'est-ce qu'il y a?
LE RÉGISSEUR. — Les machinistes demandent s'ils peuvent poser le décor?
LE COMÉDIEN. — Je pense bien!
LE RÉGISSEUR. — Allez-y! allez-y!

Les machinistes se mettent à poser le décor.

LE COMÉDIEN. — Continue : *Pauvre?*
JACQUELINE. — *Ruiné!*
LE COMÉDIEN. — *Déchu?*
JACQUELINE. — *Tombé!*
LE COMÉDIEN. — *Flétri?*
JACQUELINE. — *Honni!*
LE COMÉDIEN. — *Souillé?*
JACQUELINE. — *Taré!*
UN MACHINISTE. — Pardon, m'sieur dame.
LE COMÉDIEN, entraînant Jacqueline à l'autre bout de la scène. — Recommençons : *Alors, si le malheur arrivait, tu serais la même?*
JACQUELINE. — *Exactement!*
LE COMÉDIEN. — *Pauvre?*
JACQUELINE. — *Ruiné!*
LE COMÉDIEN. — *Déchu?*
JACQUELINE. — *Tombé!*
LE COMÉDIEN. — *Flétri?*
JACQUELINE. — *Honni!*
LE COMÉDIEN. — *Souillé?*
UN MACHINISTE. — Attention! Gare là, devant!
LE COMÉDIEN, entraînant Jacqueline au fond. — Recommence : *Pauvre?*
JACQUELINE. — *Ruiné!*
LE COMÉDIEN. — *Déchu?*
JACQUELINE. — *Tombé!*
LE COMÉDIEN. — *Flétri?*
JACQUELINE. — *Honni!*
LE COMÉDIEN. — *Souillé?*
JACQUELINE. — *Taré!*

Bousculés par les machinistes, ils sortent en finissant la scène.

LE RÉGISSEUR, au milieu du théâtre. — Envoyez l'avant-scène!

Et le RIDEAU tombe, les machinistes ayant posé le décor.

LE COMÉDIEN. — Tout doucement, non... puisqu'elle veut jouer demain et que je m'y oppose!

MAILLARD. — Pourquoi?

LE COMÉDIEN. — Mais, mon ami, parce qu'elle fiche la pièce par terre!

MAILLARD. — Pourquoi l'as-tu laissée jouer?

LE COMÉDIEN. — Parce qu'après ton départ de chez moi, l'autre jour... il s'est passé une chose magnifique et terrible! Je t'avais dit qu'elle m'aimait assez pour nous deux, tu m'avais semblé si sage que j'avais cru devoir être franc avec toi. Eh! bien, une heure plus tard, j'étais un homme bien différent!

MAILLARD. — Pourquoi?

LE COMÉDIEN. — Parce que tout à coup la folie que nous avions commise devenait la plus merveilleuse des aventures! Quand elle s'est dressée devant moi, quand elle m'a dit : « Je sais le rôle », sais-tu ce que j'ai vu dans ses yeux?... J'ai vu une salle debout qui nous acclamait tous les deux... et moi qui croyais ne pas l'aimer, je me suis mis à l'adorer!... Si tu savais tous les projets que j'ai pu faire pendant deux jours!... Hélas! l'implacable réalité a brisé tout cela!

MAILLARD. — Voyons! voyons! voyons! Si, de nouveau, elle te donnait à choisir, et si tu la sentais absolument déterminée à partir, que ferais-tu?

LE COMÉDIEN. — Je n'ai pas le droit de la laisser jouer!

MAILLARD. — Tu la laisserais partir?

LE COMÉDIEN. — Je ne peux pas l'en empêcher!

MAILLARD. — Je croyais que tu l'adorais, depuis deux jours?...

LE COMÉDIEN. — Oui, et si tu savais ce que je l'aime depuis dix minutes...

MAILLARD. — Etrange façon d'aimer!

LE COMÉDIEN. — C'est la nôtre...

MAILLARD. — Elle n'est pas très belle...

LE COMÉDIEN. — Je te dispense de la juger!... Tu es le public, nous ne pouvons pas nous comprendre, ta place est dans la salle et tu n'as pas besoin de savoir que je sacrifie mon bonheur à ton plaisir ; mon père est mort un soir à neuf heures, brusquement... j'étais en scène... Mon directeur a été immédiatement informé de la nouvelle, mais il ne me l'a transmise qu'à minuit... afin de ne pas troubler le spectacle... et il a bien fait.

MAILLARD. — C'est affreux!

LE COMÉDIEN. — C'est possible!

MAILLARD. — Bon! je descends. Je reste en voiture devant la porte... ou bien vous sortirez ensemble et je ne la reverrai que lorsque vous serez mariés, ou bien qu'elle reparte avec moi... je ne lui parlerai de rien, dis-le-lui. Adieu.

LE COMÉDIEN. — Adieu!

Maillard sort. Un temps. Jacqueline reparaît.

JACQUELINE. — J'ai tout écouté...

LE COMÉDIEN. — J'en suis sûr... avez-vous réfléchi?

JACQUELINE. — Oui, pour la dernière fois, je vous donne à choisir.

Un temps.

LE COMÉDIEN. — Vous jouerez dans six mois...

JACQUELINE. — Demain.

LE COMÉDIEN. — Ma petite chose... écoutez-moi...

JACQUELINE. — Non... je veux que vous me répondiez...

LE COMÉDIEN. — Voulez-vous m'écouter...

JACQUELINE. — Non... Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous avez fait, vous n'aviez donc pas deviné ce qu'il y avait d'orgueil en moi?...

LE COMÉDIEN. — .....

JACQUELINE. — Voulez-vous me répondre, je vous prie...

LE COMÉDIEN. — Tu me fais souffrir, mon chéri...

JACQUELINE. — Est-ce que je jouerai demain?

LE COMÉDIEN. — ..... Non!

JACQUELINE. — Non?...

LE COMÉDIEN, *il fait signe que non de la tête. Elle va vers la porte.* — Tu me fais mal, petite chose...

JACQUELINE. — Adieu...

Elle part. Un temps. L'habilleuse entre.

L'HABILLEUSE. — Vous êtes seul?

LE COMÉDIEN. — Oui... mais... j'ai rendez-vous demain soir... avec douze cents personnes!

RIDEAU



